

LE SERMENT

BUCHENWALD-DORA



N° 111

Bimestriel

Juillet - Août 1976

« Souvenons-nous » : la seule inscription en tête du cortège du 8 mai dernier à Paris.

Une foule immense, une même détermination. « On » ne gommara pas des souvenirs et des cœurs la date anniversaire de la victoire du monde libre sur le fascisme. Que l'on ne compte pas sur nous pour permettre la réhabilitation de Pétain et de la collaboration.

BULLETIN DE L'ASSOCIATION FRANÇAISE BUCHENWALD - DORA ET COMMANDOS

10, rue de Châteaudun - 75009 PARIS

Téléphone : 878-00-87

C.C.P. : 10.250-79 PARIS

Association déclarée sous le N° 53/688



11 avril 1954... Buchenwald... F.-H. Manhès vient d'exalter en termes émus le rôle joué le 11 avril 1945 par la Brigade Française d'Action libératrice du camp. Embrassant les plis du fanion taillé et cousu dans le sous-sol du petit camp par René Mammonat et son équipe en mars 1945, il ne pouvait alors se douter que, vingt-deux ans plus tard, un homme se prétendant son « ami » qualifierait de farce « l'insurrection libératrice de Buchenwald ».

(Voir pp. 4 à 11 « La vérité sur la journée du 11 avril 1945 ».)

L'HISTOIRE DES FRANÇAIS A BUCHENWALD-DORA

« Notre » livre sur Buchenwald-Dora et ses commandos prend forme. Grâce à tous les documents et archives consultés, grâce « aussi » au travail de Pierre DURAND... travail passionnant et absorbant, travail que seul un écrivain ancien de Buchenwald pouvait mener à bien.

Ce livre, chacun de nous, qu'il ait connu la vie concentrationnaire ou qu'il ait eu un parent déporté, tiendra à l'avoir en sa possession.

Mais même si tous nos adhérents se procurent (et ils le feront) notre (leur) livre, ce sera insuffisant, *très largement insuffisant*.

Certes, Pierre écrit pour nous, les acteurs de ce drame. Mais il écrit surtout pour tous ceux qui ne l'ont pas vécu : nos parents, nos amis, nos enfants, nos voisins...

Tous ceux qui n'ont qu'une idée très incomplète (ou pas d'idée du tout) sur l'occupation, la résistance, la déportation. Ceux qui n'ont pas connu ce que nous avons vécu, liront avec passion cette très belle et attachante page d'Histoire de France : une page que nous avons contribué à écrire avec notre sueur, notre souffrance, nos larmes, notre sang.

Mais ils ne la liront que si nous leur en donnons la possibilité sans trop compter sur ce qui pourra être fait officiellement par le canal des librairies.

C'est-à-dire si nous prenons, à notre compte, plusieurs livres : Deux, cinq, dix... que nous revendrons ou donnerons, suivant nos possibilités.

Les pèlerinages de la jeunesse que nous organisons chaque année montrent l'immense intérêt que les jeunes gens et jeunes filles (étudiants, ouvriers, employés) portent à la résistance et à la déportation. Un intérêt qui s'inscrit en faux contre l'indifférence ou l'insouciance trop facilement prêtée à la nouvelle génération s'agissant de cette période 1940-1945.

Offrir un voyage à Buchenwald à un jeune de notre connaissance c'est important mais pas dans les moyens de tous les anciens déportés : mais offrir notre livre, à un, deux, trois jeunes, cela oui ! Chacun de nous peut le faire.

Cela est possible, cela est nécessaire.

Dans la très belle préface que Max POL FOUCHET a écrit pour cet autre livre de Pierre DURAND, destiné à la jeunesse : « Vivre Debout, la Résistance », le préfacier s'exprime ainsi :

J. LLOUBES.

« Jeunes, je vous disais, au début de cette préface, que la Résistance, ce

« n'est pas de l'histoire, du passé, de l'enfui.

« Je vais maintenant m'expliquer. Le fascisme d'Hitler, de Mussolini, « de leurs semblables, a été, grâce à des sacrifices et des luttes cruelles, « abattu. Mais le fascisme en lui-même n'est pas mort. La bête a l'effroyable « pouvoir de renaître. Parce que ce qui lui donne vie se poursuit : l'explo- « tation des masses, le goût de la violence, la haine de la justice et de la « liberté. A l'heure où j'écris ces lignes, le Chili populaire est saigné par des « militaires qui se sont emparés, par la force, du pouvoir ; la Grèce voit ses « étudiants tomber sous les balles ; l'Espagne est toujours sous le joug. Voyez- « vous, la Résistance est d'aujourd'hui comme d'hier. Elle est de toujours. « Contre le fascisme elle appelle aux combats. Elle vous appelle particulière- « ment vous, jeunes, car elle se confond avec votre honneur, avec votre « destin. »

Oui, notre livre ; puisque nous voulons qu'il soit un hymne à la façon courageuse dont les Français à Buchenwald et Dora supportèrent le malheur auquel ils étaient confrontés, à leur dignité devant les épreuves, doit pénétrer dans tous les milieux.

Notre livre sera le message, qu'avant notre disparition, nous laisserons à ceux qui nous succèdent. Ce sera notre contribution, l'une des dernières (puisque chaque année... nous vieillissons de douze mois ! puisque chaque année nous laissons des nôtres en cours de route) à la lutte contre le fascisme, à l'instauration de ce monde libre et pacifique auquel, dans la résistance et dans les prisons, nous avons consacré nos forces, nos pensées, nos rêves d'avenir.

8 et 9 Mai 1976

PARTOUT EN FRANCE ...

C'est à l'initiative de l'U.F.A.C. et du Comité National pour la célébration du 8 mai, que les Français étaient appelés à manifester sur les Champs-Élysées et jusque l'Arc de Triomphe.

À la hauteur du métro George-V, le défilé prit le départ avec en tête la Musique des Cheminots et derrière une grande banderole portant l'inscription : « Souvenons-nous ». Une foule évaluée à environ trente mille personnes se dirigeait lentement derrière 1.000 drapeaux vers l'Arc de Triomphe.

La démonstration était ainsi faite que le pays n'acceptait ni l'oubli officiel de cette date, ni l'oubli des sacrifices consentis, ni l'oubli de ceux qui sont morts en combattants. Honorer nos morts, c'est rester fidèle à l'idéal qui les animait, car le 8 mai est la victoire de l'indépendance nationale contre l'occupation étrangère, la victoire de la dignité humaine contre la monstruosité du nazisme.

Mais le combat se poursuit pour que le 8 mai de chaque année soit décrété fête nationale et férié.

Le lendemain, 9 mai, avait lieu à Drancy l'inauguration du Mémorial de l'ancien camp de Drancy, d'où partirent pour l'extermination des milliers de Juifs. Ce monument, élevé grâce à une souscription nationale à laquelle notre Association a participé, porte gravés dans la pierre ces mots :

« Passant, recueille-toi et n'oublie pas. »

C'est un avertissement permanent, car nous ne pouvons pas oublier.

De par le monde, le fascisme et le nazisme relèvent la tête. Nous avons juré de le combattre, partout où il se trouve et sous quelque forme qu'il se présente. A tout jamais nous ne voulons revoir ça. Ce combat, c'est notre honneur et notre fierté.

Alexis BARETGE.



Les anciens déportés étaient nombreux, le 8 mai, dans les cortèges où l'U.F.A.C. rassemblait tous ceux qui : anciens résistants, anciens combattants, victimes de la guerre..., entendaient affirmer leur volonté de maintenir la célébration de l'anniversaire de l'écrasement du fascisme, de la victoire du monde libre.

Nombreux sont ceux de nos adhérents qui nous ont écrit pour nous signaler le succès vraiment hors de l'ordinaire remporté dans leur ville ou village par la cérémonie du 8 mai.

Il ne nous est pas possible de nous livrer ici, avec d'ailleurs deux mois de retard, à une énumération de toutes les cérémonies, petites et grandes, où plus que les autres années, la population s'est rassemblée pour rendre un hommage aux morts et aussi réaffirmer sa fidélité au triomphe de la démocratie et de la liberté sur le fascisme.

Nous ne citerons, à titre d'exemple, que la cérémonie de Blois, car elle nous paraît exemplaire : parce que le député-maire (centriste) de Blois, Pierre Sudreau, notre camarade de Buchenwald (KLB 52301) exprima parfaitement dans son allocution ce que ressentent ceux qui ont participé à la résistance. Pierre Sudreau indiqua : « ... Que le 8 mai était peut-être politiquement la plus importante date de notre histoire, car elle était celle de la victoire sur une grave déviation de l'esprit humain, le nazisme. » Et il déclara que l'on devait ouvrir les yeux des jeunes générations pour que les méthodes hitlériennes ne revoient plus jamais le jour. Et il prit l'engagement que, aussi longtemps qu'il serait à la tête de la Municipalité, la ville de Blois fêterait le 8 mai.

— Parce qu'aussi lors des cérémonies Pierre Sudreau procéda à une remise de décoration, une seule : la médaille militaire à Tanis Monprofit, KLB 51094 ! Et le député-maire rappela que Tanis Monprofit, qui travaillait alors à l'usine « Bronzavia » à Blois, était entré dans la Résistance dès le début de l'occupation. Il avait ainsi pu fournir les plans de certains appareils de guerre servant à l'aviation allemande, et avait été à l'origine de plusieurs avaries causées aux installations de l'usine qui, rappelons-le, fabriquait du matériel d'équipement pour avions. Dénoncé, Monprofit a été arrêté par la Gestapo, torturé, mais n'a jamais parlé. Il a été déporté en mai 1944 au camp de Buchenwald.

Notre Association groupe dans ses rangs d'anciens déportés (et familles) de toutes obédiences, de toutes opinions, de toutes philosophies : certains d'entre eux sont membres de la F.N.D.I.R.P., d'autres de l'U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R., d'autres de la Confédération.

Nous devons tenir compte dans nos écrits, dans nos décisions, de cet état de choses.

Nous devons éviter ce qui pourrait porter atteinte à la dignité ou à l'amour-propre de nos amis.

Œuvrant pour l'union de la déportation, ne nous satisfaisant pas

de la scission, nous évitons de prendre parti dans les polémiques qui peuvent opposer les différentes tendances de la déportation.

Nous regrettons, cette fois, d'être obligés de contester un article paru dans le « Déporté » (organe de l'U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R.) de mai 1976.

Une page entière est consacrée au « bi-centenaire des Etats-Unis ». Enfin, c'est ce que le titre prétend. Le sous-titre est plus explicite : « Il y a 31 ans, l'armée américaine libérait Buchenwald ».

Nous regrettons que le « Déporté » ait pu passer un tel arti-

cle (lequel dénature les faits) sans se préoccuper de ce que pourrait en penser notre Association... qu'il n'ignore pas puisqu'il reproduit régulièrement — et nous l'en remercions — les communiqués que nous lui transmettons. Ajoutons que « Le Serment » est évidemment envoyé à l'U.N.A.D.I.F. et que le numéro 104 de notre bulletin du 30^e anniversaire de la libération — mai-juin 1975 — s'est suffisamment étendu sur le déroulement du 11 avril 1945 à Buchenwald pour qu'aucune confusion ne soit possible.

Voyons les faits :

Un article « scandaleux » !

Le prétexte à l'article du « Déporté » c'est le récit de notre ami Jean-Marie FOSSIER (KLB 28705) intitulé « l'insurrection libératrice de Buchenwald » dans le « Serment » n° 109 de mars-avril 1976. « Un article scandaleux, une farce », ainsi le qualifie le rédacteur du « Déporté ».

Qu'a donc dit de scandaleux Jean-Marie FOSSIER ? Rien d'extraordinaire : il a conté ce qu'il avait fait avec le bataillon Hoche, lequel constituait une réserve de la B.F.A.L. Mais il semble que là ne soit pas l'essentiel. L'essentiel c'est que notre ami ose dire que le 11 avril l'armée américaine est passée près du camp.

Cela nombreux sont les Français qui ont pu le constater.

Le 11 avril, l'armée de Patton n'a pas libéré le camp de Buchenwald.

Dire cela c'est seulement respecter la vérité historique.

« Ah, si l'armée soviétique avait libéré Buchenwald » ajoute finement notre « historien ». Si tel avait été le cas, si pour des considérations (sans doute) stratégiques qui nous dépassent, l'armée soviétique avait négligé Buchenwald (du moins le 11 avril) comme l'a fait l'armée américaine, nous l'aurions dit, nous le dirions, sans pour autant minimiser la part lui revenant dans notre libération.

Les mérites de l'armée américaine

Contrairement à ce qu'affirme le rédacteur du « Déporté », nous n'avons jamais nié que l'insurrection libératrice de Buchenwald ait été facilitée, ou rendue possible, par l'avance, en Thuringe, de l'armée américaine.

Ce que nous affirmons, c'est qu'avec les déportés allemands, yougoslaves, soviétiques, espagnols nous avons attaqué et désarmé les SS, que les Américains ne sont entrés dans le camp, qu'une fois celui-ci débarrassé des dits SS.

Deux extraits d'articles parus dans le « Serment », n° 104 de mai-juin 1975 rappellent, si besoin est, qu'il n'a jamais été dans nos intentions de minimiser les mérites de l'armée américaine.

Daniel ANKER (KLB 43.364)
secrétaire général de l'Association

«... Nous devions apprendre dans le courant de l'après-midi par une communication téléphonique de Weimar, encore entre les mains des SS, que ce commando était en route pour Buchenwald. Il fut, par bonheur pour nous, intercepté par les troupes américaines... » (souligné par nous).

Flo. BARRIER (KLB 21.802)
secrétaire général adjoint de l'Association

«... Nous arrivons dans la forêt quand nous rejoignons les premiers blindés libérateurs. Quelle joie pour nous ! Quelle surprise pour eux !... »

«... Nous resterons en ligne jusqu'au lendemain soir, récupérant quelques « civils » égarés dans la forêt, pendant que les armées libératrices (souligné par nous) continuent leur avance... »

Cette mise au point étant faite il est évident que l'avance américaine ne peut être isolée du contexte dans lequel elle s'est produite : la participation des armées françaises et anglaises et surtout soviétiques, lesquelles ne l'oublions pas ont supporté durant longtemps tout le poids de la guerre.

Réunis le 19 avril 1945, sur la place d'Appel du camp de Buchenwald les 21.000 rescapés présents, prêtant solennellement Serment déclarèrent : « Nous remercions les armées alliées, les Américains, les Anglais, les Soviétiques et toutes les armées de libération qui luttent pour la Paix et la Liberté du monde entier... »

Frédéric-Henri Manhès mon ami !

L'auteur de l'article du « Déporté » écrit :

«... Je possède une attestation de mon regretté ami le colonel Manhès certifiant, etc... » : « le colonel Manhès mon ami ». Quelle impudence ! F.-H. Manhès, chef militaire de la Brigade française d'action libératrice, a fait d'innombrables démarches pour la faire reconnaître comme unité combattante. Il a, dans de multiples articles, discours, conférences, expliqué ce qu'a été la journée exaltante du 11 avril 1945 et la part prise par les Français dans la libération du camp.

Ecrire... « la farce que fut cette insurrection libératrice de Buchenwald », c'est attenter à la mémoire de F.-H. Manhès, c'est insulter son souvenir, c'est dénaturer la vérité, c'est faire œuvre partisane.

Des distinctions éloquentes !

(extraits)

Henri-Frédéric MANHES (Médaille de la résistance, décret du 31-3-47, « J.O. » 26-7-47, page 7 259, sur proposition du Général DEJUSSIEU).

« Co-organisateur et chef militaire de la brigade d'action créée également dans la clandestinité et qui devint une véritable organisation militaire parfaitement encadrée et prête à passer à l'action « pour la défense de la collectivité ; elle le prouva d'ailleurs en libérant le camp avant l'arrivée des troupes américaines, faisant « plus de 150 prisonniers S.S. »

Marcel PAUL (Citation à l'ordre de l'Armée, sur proposition d'Edmond MICHELET, 18-2-46)

« A Buchenwald, participe à la réalisation de l'Unité Française et se dépense sans compter pour la défense de tous les Français. « Organise des groupes homogènes destinés, soit à résister aux « S.S., soit à les attaquer, grâce à cette organisation, les déportés « libèrent eux-mêmes leur camp. »

Jean LLOUBES (Médaille militaire, 1-8-46, « J.O. » 3-9-46)

« Initiateur des groupes de combat au camp de Buchenwald, « participa largement à la conquête du camp par les armes. »

Maurice JATTEFAUX (Chevalier de la Légion d'honneur, 22-7-46, « J.O. » 18-8-46).

« A organisé le ravitaillement des brigades de choc en armes et en « vivres. A pris part, dans la brigade française, à la libération du « camp. »

Henri GUILBERT (Médaille militaire, 1-8-46, « J.O. » 3-9-46).

« Au camp de Buchenwald, fut l'un des premiers organisateurs des « groupes clandestins de combat et, dès le début, le responsable « de l'organisation militaire. Lors de la prise du camp par les « groupes de combat constitués clandestinement, il participa, en « qualité de commandant des groupes d'assaut qui franchirent la « face nord du camp de Buchenwald, en coupant les barbelés sous « le feu des miradors. »

Faire dire au Colonel Manhès le contraire de ce qu'il a écrit ou l'art de la falsification...

Pour asseoir son argumentation « la farce de l'insurrection libératrice de Buchenwald », l'auteur de l'article du « Déporté », Maurice Braun fait état d'une brochure du colonel Manhès « Buchenwald » où figure un résumé (pages 53 et 54) des événements du 11 avril 1945.

M. Braun donne même un extrait de la brochure de F.H. Manhès... mais un extrait d'où ont été soigneusement éliminés les phrases et membres de phrases qui contredisent ses assertions mensongères.

Rétablissons donc le texte du colonel Manhès, en soulignant les lignes omises par Braun :

« Il est environ 15 heures... en grande hâte les armes sont remises à nos quatre unités... **les ordres sont donnés pour l'attaque : deux sections de la compagnie de choc se lanceront à l'assaut de la tour, repaire central des S.S. ; les deux autres sections attaqueront sur la face ouest du camp... des hommes, armés de pinces isolantes, couperont le barbelé électrifié... les groupes de combat attaqueront dans le dos les groupes S.S. placés sur la butte, en vue de freiner l'avance américaine.**

Dans les secteurs déterminés par l'Etat-Major International, les formations de chaque nationalité se lancent dans la bataille... le plan prévu se déroule normalement... une demi-heure plus tard, l'ennemi est en déroute totale... des nids de mitrailleuses surpris se sont rendus en entier, sans même essayer de se défendre.

...un agent de liaison nous rejoint, il porte un ordre : « **les cadres de compagnie de choc doivent rallier immédiatement le P.C.** »

...Félicitation à la compagnie de choc... Maintenant, elle se rendra jusqu'à l'usine Gustloff, à l'entrée de la forêt ; elle commencera les opérations de nettoyage au nord et au sud de la route, jusqu'à l'intersection des routes devant Weimar... dix minutes plus tard, nous sommes sur les lieux... **déployés en tirailleur, la compagnie s'avance dans la forêt... la chasse à l'homme commence... les derniers**

S.S. sont mis hors d'état de nuire... plusieurs prisonniers sont ramenés au camp sous bonne escorte... **les tortionnaires d'ailleurs, sont devenus doux comme des agneaux... un matériel important a été récupéré... après deux heures de battue, nous atteignons le carrefour de Weimar... Qu'allons-nous faire ?... Quels sont les ordres ?... nous voudrions nous lancer à l'assaut de Weimar.**

A ce moment apparaissent les premiers chars américains... ils viennent vers nous. Le char s'arrête... un lieutenant couvert de poussière s'avance : « **Qui êtes-vous ?... Que faites-vous ?... (1)** » les explications aussitôt fournies le ravissent, il serre chaleureusement les mains qui se tendent... il offre des cigarettes.

(1) Pourra-t-on dire encore que les déportés français n'ont pas participé à la libération du camp de Buchenwald ?

ooOoo

En faisant sauter plus de vingt lignes, soigneusement choisies, du récit de la brochure « Buchenwald », Maurice Braun donne à croire que dix minutes environ se sont écoulées entre la distribution des armes aux détenus du camp et l'apparition des premiers chars américains. L'espace de temps est évidemment trop court pour qu'il y ait pu avoir une action quelconque à l'intérieur du camp. Ceci vient renforcer le deuxième paragraphe de l'article de Braun : « Le 11 avril 1945, l'armée américaine du général Patton investissait le camp de Buchenwald, puis, après une brève fusillade entre les S.S. juchés sur les miradors et les tanks américains, le drapeau blanc était hissé, etc... ». Il n'est guère possible, en aussi peu de lignes, d'accumuler autant de contre-vérités.

Nous laissons le soin au colonel Manhès, dont les écrits demeurent et à tous nos camarades qui ont exprimé leur indignation, de rétablir la vérité.

Des rappels nécessaires

Bulletin de notre Association (avril-mai-juin 1947).

Première page. — Article du Colonel MANHES : Nous continuons... Deux années déjà se sont écoulées depuis le jour où ayant libéré le camp, nous avons accueilli les troupes américaines du regretté Général PATTON.

Cinquième et sixième page. — 11 avril 1947 : Compte rendu de la cérémonie commémorative du deuxième anniversaire de notre libération :

A la Comédie Française, sous la présidence effective de M. le Président de la République, en présence des ministres de la Justice et de la Jeunesse, du Préfet de la Seine, du Président du Conseil général et du Président du Conseil municipal de Paris, etc...

Allocution du Colonel MANHES (extraits) :

« ...Et puis... pour nous, vint le 11 avril 1945.

« Ce jour-là, vers dix heures du matin, nous perçûmes le tir d'armes automatiques... Un grand souffle d'espérance passa alors sur le camp de Buchenwald ; nous pûmes observer des mouvements insolites chez les S.S. ; nous lançâmes l'ordre de mobilisation de la Brigade d'action.

« Vers midi, debout au milieu d'une allée, devant ce block 31 dans lequel nous avions établi notre P.C. de combat, j'écoutais attentivement le bruit musical des balles...

« Et les brigades d'action passèrent à l'attaque. Nous n'avons pas eu à réaliser complètement le plan conçu, mais

tout de même, ce sont les hâttlings qui libèrent le camp, faisant 487 prisonniers S.S., leur prenant leurs armes et se plaçant en situation de parer à un retour offensif des S.S. de Weimar qui, eux, n'avaient pas encore abandonné le combat.

« Je nous revois encore, ce même 11 avril, à l'issue de la première réunion du Comité International, sortant du camp, vers six heures du soir, librement, pour aller... droit devant nous, sans contrainte. Nous rencontrâmes les premiers éléments de blindés américains et nous fûmes pris d'une joie enfantine, nous allions de l'un à l'autre véhicule, regardant ces soldats couverts de poussière.

« Nous ne prononcions qu'un seul mot : Merci... »

Suite pages 6 à 11 →

LAFAYETTE, NOUS VOILA !

par Roger ARNOULD (KLB 49594)

Comme tous nos camarades ayant participé activement à la Résistance à Buchenwald, c'est avec tristesse et indignation que j'ai pris connaissance de l'article publié par « Le Déporté » de mai 1976, à propos du bicentenaire des Etats-Unis et de la libération de Buchenwald, signé par Maurice BRAUN.

Je voudrais dire d'abord ce qui m'a le plus indigné en cet article. L'inadmissible incorrection à l'égard de Jean-Marie FOSSIER traité de farceur, qui n'a fait que témoigner très honnêtement de ce qu'il a vécu. J'affirme sur l'honneur que son témoignage est parfaitement valable, quant aux faits, parce que je suis en mesure de pouvoir en vérifier l'authenticité.

Mais je suis tout autant indigné de l'acharnement de M. BRAUN à tronquer les citations, notamment celles empruntées à MANHES, ce qui déjà le disqualifie. Plus encore l'aveuglement de l'auteur qui le conduit à reprendre à son compte de vieilles calomnies, datant de la guerre froide et qui firent tant de mal à Frédéric-Henri MANHES, et dont la paternité revient à feu Paul RASSINIER, pseudo-historien récupéré par les anciens S.S. Ce dernier, il est vrai, et quelques autres à sa suite, niaient les actions de la résistance à Buchenwald en outrageant le colonel MANHES. Aujourd'hui que notre président n'est plus, la ficelle consiste à l'honorer à titre posthume d'une tardive amitié tout en cherchant à vilipender ce que, de son vivant, il considérait à juste titre comme l'un de ses plus beaux titres de résistance et de patriotisme : chef militaire de la Brigade Française d'Action Libératrice à Buchenwald. Par rapport aux calomnies périmées d'autrefois, la seule différence est là. Cela ne peut tromper, s'attaquer à cette Résistance-là, fût-ce en injuriant l'un quelconque de ses combattants, c'est s'attaquer à ceux qui en assumèrent la responsabilité jusqu'au bout, donc au premier chef F.-H. MANHES et Marcel PAUL.

HAINEUSES FALSIFICATIONS

On pouvait espérer révolus les procédés et les pratiques éhontés, laissés pour compte aux RASSINIER des années 50, et que désormais nul en nos rangs n'oserait plus arranger et malmener l'histoire à sa guise, laissant enfin place à une sereine objectivité, à des analyses correctes — les faits étant ce qu'ils sont, tout simplement constatés et vérifiés — tandis que les haineuses falsifications resteraient le lot peu enviable des nostalgiques du nazisme ? La vérité fait toujours peur à ceux qui servent des causes inavouables. N'est-ce

point là une implacable logique susceptible de nous rallier tous ? Pour ma part, j'avoue l'avoir cru. L'article de Maurice BRAUN m'inflige un amer démenti ; il vient me rappeler que l'authenticité en histoire, comme tout ce qui est juste, comme la liberté, doivent être défendus à tout instant contre leurs contempteurs.

Pour ce faire, il m'est pénible et combien attristant d'avoir à condamner sévèrement les propos injustes, inconsidérés, historiquement erronés, d'un frère de déportation que, pour autant, je n'ai point envie de traiter de farceur. Je pense seulement qu'il fait fausse route et que sa piètre argumentation constitue une bien mauvaise commémoration du bicentenaire des Etats-Unis. Le grand peuple nord-américain mérite mieux et nous saurons le lui faire savoir. Mais, s'agissant de Buchenwald, il m'est impossible de laisser passer les assertions spécieuses de M. BRAUN parce qu'elles ne sont point sans conséquences, y compris dans l'imédiat. L'histoire n'est pas seule en cause.

LA RESISTANCE BAFUEE

N'assistons-nous pas depuis quelque temps déjà à une inquiétante offensive de la propagande cryptofasciste, souvent même ouvertement nazie, qui ne se contente plus de minimiser les crimes de guerre et contre l'humanité, le génocide, les chambres à gaz, l'esclavage concentrationnaire, elle va maintenant jusqu'à nier l'existence même des camps de concentration. Tout cela ne serait que légende (comme la Résistance à Buchenwald) et elle s'en gausse, en raille et en rit. En France, dans le même temps, la réhabilitation de Pétain va son chemin, la Résistance est bafouée, la trahison justifiée. Et voilà que Maurice BRAUN, qui n'a pas un mot à dire contre tant d'impostures, ne trouve rien de mieux à faire qu'abonder dans le même sens en dénigrant cette valeureuse action de résistance : la libération de Buchenwald par ceux qui en coururent les risques, ses propres frères de déportation. Ses coups, c'est contre Jean-Marie FOSSIER qu'il les porte. Comment est-ce possible ?

Pourquoi donc, trente et une années après, s'acharner ainsi à jeter le discrédit, la confusion, le doute sur des faits incontestables et nous en donnons les preuves, en tout cas analysables et vérifiables, même à qui ils ont échappé. On ne règle pas l'histoire avec des sarcasmes et à coups de citations amputées. On peut aussi vérifier les références. Ainsi, à l'appui de sa thèse erronée, M. BRAUN croit pouvoir prendre Eugène KOGON à témoin, lequel aurait, paraît-il, ré-

gler définitivement la question. On peut se demander s'il l'a bien lu ? L'auteur de « l'Enfer Organisé », cet ouvrage ayant pour but de décrire le système des camps nazis, s'est en vérité peu étendu sur la libération de Buchenwald. Il n'y a consacré qu'un seul paragraphe d'une douzaine de lignes (édition « La Jeune Parque », 1947, page 304) qui se termine par la phrase que voici : « C'est ainsi que les premiers chars américains, venant de l'ouest, trouvèrent Buchenwald libéré ».

J.-M. FOSSIER A RAISON

Avec Julien CAIN, nous sommes d'accord avec cette affirmation de KOGON. Jamais aucun historien digne de ce titre n'est venu dire que KOGON avait menti. Pourtant, nous estimons que cette brève constatation ne suffit pas, elle demande à être confirmée par des preuves, des documents, des témoignages. Celui de J.-M. FOSSIER en est un ; on peut en produire des centaines d'autres. Les historiens seront comblés, avec le maximum de possibilités de faire la part du vrai et du faux. Il leur apparaîtra que la négation — qui fait fi d'un véritable examen, rigoureux — relève ou de l'aberration ou d'un bien méchant calcul. La réelle et efficace action résistante le 11 avril 1945, à Buchenwald, a bien eu lieu. Cela peut-il nuire à la réputation des Etats-Unis que le relater ? Cela entâcherait-il le palmarès de la III^e Armée Américaine d'affirmer, avec KOGON, que ses blindés trouveront Buchenwald libéré ? Tout au contraire, essayer de tricher avec l'histoire pour embellir son tableau de gloire serait ternir celui-ci. Il est suffisamment éloquent et prestigieux tel qu'il est, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter.

Alors quoi ! Les mérites des Résistants de Buchenwald, de ceux qui risquèrent le tout pour le tout à l'heure ultime, porteraient-ils ombrage à quelqu'un ? Hormis les S.S. frustrés d'un dernier holocauste, comme à Gardelegen deux jours après, qui, cette audacieuse insurrection armée, pourrait-elle empêcher de dormir ? Qui, sans cynisme ou malveillance, peut la nier, la mépriser, l'insulter ?

UNE TROUPE, UN ARSENAL

Car enfin, ces fusils, ces mitrailleuses, ces bazookas, ces munitions, ces caisses de grenades, répartis entre des groupes de combat aussitôt en place, seraient-ils le fait d'un enchantement, d'un coup de baguette magique, nés d'un phénomène de génération spontanée ? Même si, comme certains l'imaginent et ils ont tort, cet arsenal et cette troupe aguerrie n'avaient surgi qu'une seule minute

PAR CEUX QUI L'ONT VECUE

avant l'arrivée des Américains ce n'en aurait été pas moins surprenant. Quel faiseur de miracles aurait pu déployer ces formations de concentrationnaires armés en quelques minutes ?

A moins d'être totalement borné, volontairement aveugle, tout esprit sensé se rendra à l'évidence : il a fallu du temps, beaucoup de temps, beaucoup de précautions, de persévérance, de compétence, d'audace, de courage, d'esprit de sacrifice, pour préparer et lancer une telle opération le 11 avril 1945 à Buchenwald.

Qui, de l'intérieur du camp, pouvait savoir ce que pouvait être le dispositif S.S. au-delà de quelques centaines de mètres des barbelés ? Quelle pouvait être la dernière réaction des tueurs d'Himmler ? Quand, à quelle heure, quel jour, les Américains (qu'on savait aux portes de la Thuringe depuis une semaine) atteindraient-ils Buchenwald ? Certes, l'état-major clandestin du camp avait des informations, faisait des estimations, a dû choisir l'heure du déclenchement des opérations, le matin de ce 11 avril. Il ne s'est point lancé dans une opération suicidaire, perdue d'avance, il a pourtant couru les risques indispensables pour protéger le camp (avec ses 25.000 survivants) contre la destruction, l'incendie au lance-flammes, l'anéantissement indiscutablement prévu. Une telle opération, qui n'aurait point gêné les S.S., se serait forcément produite avant l'arrivée des Américains. C'était donc avant qu'il fallait agir puisque les moyens existaient. Qui ne le comprendrait ? Toute l'histoire est là : il fallait coûte que coûte agir avant.

Les combattants de Buchenwald, tous des volontaires valides, engagés dans ce combat incertain, savaient qu'ils devaient s'attendre à tout, y compris être tués à l'heure de la libération. Pas un seul n'a failli, parce qu'ils étaient préparés de longue date. C'est impensable autrement. Rien n'a été spontané. Au contraire, tout a été longuement mûri, préparé, minuté.

Les armes et leurs munitions, entrées dans le camp depuis de longs mois à l'insu des S.S., certes, mais aussi de la masse des détenus, allaient sortir de leurs cachettes (il y en avait plusieurs tonnes) toujours à l'insu des détenus, sauf ceux prévus pour un tel déménagement. Toutes étaient en caisses et bien entretenues. Le transport de ces armes, le déballage, la distribution, la répartition au prorata des groupes, le déplacement de ces groupes dans le camp, dans la discrétion indispensable jusqu'aux postes d'alerte : qui pourrait croire que tout cela s'est fait en quelques minutes tandis que les Américains investissaient le camp ? On s'en doute, il a fallu plusieurs heures : les S.S. étaient toujours là, sur la tour dans les miradors, ils n'ont rien vu, la plupart des détenus non plus.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des opérations, ne décrirons

pas la composition des unités constituées : bataillons, compagnies, sections, groupes de choc, ni le déploiement dans les secteurs géographiques du combat. Tenons-nous en à l'essentiel et c'est ceci :

L'EFFET DE SURPRISE

Au départ, l'opération reposait, on le comprend, sur l'effet de surprise. Vu de l'extérieur, le camp devait paraître calme. Il l'était. Rien de visible, sauf pour qui était averti. Les manœuvres d'approche des groupes de choc se réalisèrent avec une extrême discrétion. Ceux-ci, pour la plupart, étaient à pied d'œuvre dès avant midi. Anxieusement dissimulés, ils attendaient à quelques dizaines de mètres de l'objectif, l'ordre d'assaut qui devait venir d'une minute à l'autre. Ils attendirent deux heures durant, jusqu'à ce que tous soient prêts, sur les cinq secteurs de franchissement de l'enceinte des barbelés. Sur deux points seulement, derrière le « Revier » au nord-ouest et derrière l'« Effektenkammer » au nord-est, il fallait cisailler le réseau électrifié des barbelés. Pour les trois autres points — essentiels — il s'agissait d'ouvrir de vastes portes et de les franchir. Au sud-est, la porte de la D.A.W., confiée aux groupes « allemands » (Allemands, Autrichiens, Tchèques) ; au sud-ouest, la porte de la « Kantine » où s'engouffraient les groupes « slaves » (Russes, Polonais, Yougoslaves). Quant aux groupes « latins » (Français en majorité), avec des Espagnols, des Belges, des Italiens, c'est la porte principale du camp qui leur était dévolue. C'est là que se distingua la compagnie de choc française de la B.F.A.L.

Enfin, le signal d'attaque fut lancé. A la même seconde, les cinq points sont pris d'assaut. Tout cela ne dura que quelques minutes. Nous ne le décrirons pas ici. De multiples témoignages en disent les péripéties. Mais, retenez ceci : rien de spectaculaire, aucun engagement, aucun tir, ne s'est produit à l'intérieur du camp proprement dit. C'est ensuite, au-delà du camp, de plus en plus loin, que les groupes, les sections, les compagnies, déployés en tirailleurs, engagèrent des actions, usèrent de leurs armes, capturèrent de nombreux prisonniers, jusqu'à 5 à 6 km du camp. Ils continuèrent ainsi à battre la campagne, sur tout le périmètre avoisinant le camp lorsque surgit, un peu après 16 heures, une formation blindée américaine. Ayant foncé vers l'ouest, après avoir franchi la porte de la « Kantine », loin au-delà de la carrière, il en résulte que les premiers groupes de détenus armés rencontrés par les chars américains sont des Russes, des Polonais, des Yougoslaves.

Pour l'essentiel encore, indiquons que le total des combattants, de toutes nationalités, engagés au départ est, à quelques dizaines près, de moins d'un millier (en gros 900) dont 200 Français. Alors qu'il y avait à l'intérieur du camp 24.000 déportés, pour

la plupart attendant l'heure de la délivrance, rassemblés dans les blocks, écoutant, venant du lointain, le crépitement des mitrailleuses et les tirs de l'artillerie des chars américains. Dès lors, qu'on y pense, suffirait-il que certains de ces détenus, ignorant des opérations en cours le plus normalement du monde, s'en viennent après coup affirmer : « je n'ai rien vu, je n'ai rien su, donc il ne s'est rien passé ! » Un peu de dépit chez quelques-uns ? Il est aisé de comprendre pourtant que dans l'effroyable entreprise concentrationnaire des S.S., il était indispensable de mettre le minimum de gens dans le circuit. C'est ce qui a été fait, et bien fait. Mais ce point fort, qui assura le succès de cette résistance dans l'enfer, devint plus tard son point faible. Si aucune contestation ne se manifesta dans les années 1945 et 1946, on louait alors volontiers MANHES, Marcel PAUL et les Résistants de Buchenwald lesquels, d'ailleurs, n'en tiraient aucune gloire particulière, la vie les avait repris, ils pensaient à autre chose. Mais vint le temps de la guerre froide et il y eut un Paul RASSINIER, quelques autres ensuite, pour ériger en thèse l'insidieuse négation : « La libération de Buchenwald par les détenus eux-mêmes, ça n'a jamais existé ». C.Q.F.D. Pourquoi faut-il que plus de trente années après, un Maurice BRAUN vienne à son tour enfourcher ce lamentable dada. C'est affligeant et c'est le moins qu'on puisse dire.

UNE TRES BELLE PAGE D'HISTOIRE

Cependant, que mes camarades de la Brigade Française de Buchenwald, s'ils s'en indignent tout comme moi à juste titre, ne s'en émeuvent point outre mesure, qu'il leur suffise de témoigner honnêtement. Les preuves, les documents abondent, qu'ils y ajoutent leur pierre, il n'est au pouvoir de personne de nier ce qui a été et restera une très belle page d'histoire de la Résistance.

Lorsque la formation de chars américains, de l'armée Patton, venant de l'ouest, atteignit la hauteur de l'Ettersberg, ses équipages n'en croyaient pas leurs yeux de se voir entourer de tous côtés par ces détenus, si bizarrement accourus et armés jusqu'aux dents. Ils riaient. Et nous donc, jusqu'aux larmes. On grimpait jusqu'à la tourelle pour serrer les mains. Le sergent d'une mitrailleuse m'offrit une cigarette et me l'alluma. C'était une « Camel ». Le char ne s'était arrêté qu'un instant, il tenait sa place dans la colonne qui, dépassant le Carachoweg, poursuivait sa route vers Weimar. Nous étions heureux et libres. C'est à ce moment que me revint cette phrase historique, datant de l'autre guerre : « Lafayette, nous voilà ». Cela ne s'oublie pas. Aussi, pour le bi-centenaire des Etats-Unis, saurons-nous dire au grand peuple américain tous nos vœux de paix et d'amitié aussi ardents et sincères que la fidélité mise ici au service de la vérité. Je l'atteste.

Que cachent tant de mensonges ?

Il est normal de rappeler les sacrifices des américains, parmi les autres alliés, durant la dernière guerre et de leur exprimer chaque fois que cela est possible notre profonde reconnaissance.

Mais pourquoi en faire un tremplin pour tenter de salir cette magnifique organisation de solidarité, transformée en organisation armée, qui a permis de sauver tant des nôtres et probablement Maurice BRAUN lui-même ?

Que cachent tous ces mensonges ?

Chacun savait à Buchenwald que nous risquions l'extermination et qu'il fallait à tout prix, malgré nos faibles moyens, s'organiser et s'armer pour ne pas périr comme des moutons.

C'est si vrai que l'auteur de l'article relate l'extermination, la veille, du camp d'Ordrhuf dit « S. Drei » dont plus un seul détenu n'était vivant. Sans doute n'étaient-ils pas organisés ?

A Buchenwald, j'y étais — matricule 41.188, Block 40 — commandant la quatrième section de choc.

L'auteur dit : « fusillade entre les américains et les S.S. juchés sur les miradors » — mensonges.

Ce 11 avril, un moment avant le signal « alerte n° 3 », les miradors ont tiré vers les blocks. Puis l'ordre « alerte n° 3 » est arrivé. Ma section s'est dirigée vers l'endroit où nous avons reçu des fusils et des grenades à manches (nous avions précédemment reçu des armes blanches).

Nous avons entendu une voix en allemand annoncer que les prisonniers avaient libéré la tour d'entrée. Mon groupe s'est rendu sur la route de

Weimar, le long de la Gusslof et nous avons patrouillé et fait quelques prisonniers.

A un certain moment, nous avons entendu un bruit de chars, nous nous sommes réfugiés dans le sous-bois et lorsque nous avons constaté qu'il s'agissait des Américains, nous nous sommes élancés au devant d'eux sans réfléchir. La colonne s'est arrêtée et notre ami Claude-François BŒUF a explosé aux Américains qui nous étions.

Faut-il rappeler tout ce qu'a pu réaliser la solidarité (solidarité pour tous les Français) et dans quelles conditions ? nourriture, vêtements, soignée et j'en passe.

Je suis conscient, quant à moi, d'être encore vivant grâce à cette solidarité et cela a dirigé toute ma vie depuis.

J'ai travaillé sous les ordres du Collectif Français et notamment des Chefs militaires qui avaient été désignés et, contrairement à ce que pense l'auteur, ce n'était pas une farce.

Que Jean-Marie FOSSIER soit remercié pour la relation véridique qu'il a fait paraître dans notre journal « Le Serment ».

J'ajoute que je suis un homme libre et que seule ma conscience m'a dicté cette lettre.

Je souhaite que l'attaque mesquine et mensongère du déporté Maurice BRAUN resserre encore les liens de fraternité qui unissent les anciens de Buchenwald.

Gilbert WILLEMS (KLB 41.188),
Chef de Bataillon
du corps de Sapeurs-Pompiers
du Val-d'Oise.

Nous avons écrit au « Déporté »

Le 2 juin nous avons écrit au rédacteur en chef du journal « Le Déporté » «... Monsieur le Rédacteur en Chef et cher camarade,

« Nous sommes très étonnés de l'article que vous avez cru devoir consacrer sous la signature de Maurice BRAUN, au déroulement de la journée du 11 avril 1945 au camp de Buchenwald.

« N'auriez-vous pu demander à notre Association, laquelle groupe l'immense majorité des anciens de Buchenwald — dont beaucoup sont membres de l'une des trois fédérations de déportés et « internés — ce qu'elle pensait des assertions de l'auteur du dit article ?

« Nous vous demandons de bien vouloir, en fonction de notre commune qualité de déporté, nous accorder le

« droit de réponse dans votre journal.

« Persuadés que vous accéderez à notre demande, nous vous prions de croire à nos sentiments de fidélité à la déportation.

« Pour le Secrétariat :
J. LLOUBES... »

Au moment où ce « Serment » est donné à l'imprimerie 25 juin 1976) nous n'avons toujours pas reçu de réponse...

Précisons que dans le rectificatif envoyé au « Déporté » nous nous contentions de reproduire l'intégralité du passage de la brochure du colonel MANHES consacré au 11 avril et de donner un extrait des motifs qui ont valu à notre grand ami la médaille de la Résistance (décret du 31 mars 1947).

A l'assaut des miradors

Avec le groupe du Revier (1), mon frère François à mon côté, nous nous sommes lancés à l'assaut du mirador se trouvant en face de nous.

Les camarades nous précédant ont cisailé les fils barbelés et nous nous sommes précipités par cette saignée sur le mirador.

La porte fut enfoncée et les trois S.S. se trouvant à l'intérieur se sont rendus les mains en l'air en criant « nicht nazi - nicht nazi ».

J'ai arraché la baïonnette de l'un d'eux et je me suis lancé en haut du mirador où se trouvait la mitrailleuse. Le S.S. du haut n'a pas fait de résistance. Je lui ai crié : « Der Krieg ist zu Ende-Das Machinengeroch ergebn... » (La guerre est terminée, livre ta mitrailleuse). Il m'a livré les balles ainsi que la mitrailleuse, puis je l'ai sommé de descendre et suis rentré avec le prisonnier au camp en le livrant au responsable du Revier.

Ensuite, je me suis précipité avec la mitrailleuse dans la salle où il y avait nos camarades malades en leur disant, ou plutôt, en leur criant : « Maintenant plus personne ne viendra pour vous tuer ». Et sans honte, je peux le dire, nous avons tous pleuré de joie...

Car depuis plusieurs jours, nous vivions anxieux et opprimés dans l'attente d'une issue fatale. Ordres et contre-ordres se sont croisés. Allons nous être évacués ou non ? Allons-nous être exterminés ?

Non, non, nous avions pris le camp, nous étions enfin libres. Une demi-heure après un camarade est venu me trouver afin que je lui remette la mitrailleuse car le Comité en avait besoin ailleurs, il y avait encore des nids de résistance.

Willy FRONZAK, KLB 39861.

(1) W. Fronzak était infirmier à l'hôpital du camp.

Une manie : "Triturer" les textes

Pour tenter de donner crédit à sa thèse « la farce de l'insurrection libératrice », Maurice BRAUN s'est donc livré à une savante compilation des pages de la brochure du Colonel MANHES, relatives au 11 avril 1945 (voir page 5 du « Serment »).

Pour convaincre ses lecteurs de la noire ingratitude de Jean-Marie FOSSIER, à l'égard de l'armée américaine, il reprend quelques lignes de l'article de notre camarade publié par le « Serment » n° 109... et fait sauter deux petites phrases !

Nous reproduisons ci-dessous le passage litigieux en soulignant les deux phrases « oubliées » dans le « Déporté ».

«...C'étaient les Américains. Brusquement nous sommes sortis et nous leur avons fait de grands signes. Mais ils passaient à belle allure. Seuls quelques soldats regardaient dans notre direction, sans réaction.

« Alors, nous avons pris brusquement conscience que nous étions libres. **Quelques camarades se mirent à courir en tous sens.** Où étaient-ils partis ? **Nous ne les avons revus que lendemain dans le camp.** »

Ajoutons que BRAUN ajoute deux « sic » l'un après « à belle allure », l'autre à la suite de « Où étaient-ils partis ». Ce qui doit convaincre les lecteurs du « Déporté » qu'il s'agit de soldats américains et non pas de déportés. Comment qualifier ce procédé... ?

Relever l'insulte faite à nos morts

La journée du 11 avril 1945 a été vécue à Buchenwald par des centaines de déportés organisés militairement et par nationalité, afin de faire échec à l'anéantissement de tous les survivants du camp et à l'effacement de toutes traces de crimes organisés et commis à Buchenwald depuis sa création par Himmler.

Oser écrire que les acteurs français de cette libération, dont je faisais partie, ne reconnaissent pas le rôle des soldats américains dans la libération des camps de concentration dont Buchenwald, relève de l'insulte et du mépris le plus bas envers les résistants de toute l'Europe et la Résistance Française en particulier.

Les Résistants Français que nous sommes restés pendant la détention, la libération du camp et durant les jours qui suivirent, ne méritent à vos yeux, M. BRAUN, que d'avoir participé à une « farce ».

Trente et un an après, c'est aux survivants de relever l'insulte faite à ceux qui sont partis en fumée comme à ceux qui sont morts depuis et qui ne peuvent répondre.

J'affirme avoir vu, le 11 avril 1945, les premiers soldats américains qui nous ont rattrapés sur leurs chars d'assaut à quatre kilomètres de Buchenwald, sur la route en ciment (die Blutstrasse ou route sanglante) en direction de Weimar.

C'est vrai que le grondement des chenilles sur le ciment de la route

sanglante nous avait contraints à nous cacher sous bois, mais l'étoile blanche sur ce char nous a fait revenir sur la chaussée.

J'étais muni d'une grenade à manche et d'une hache que nous avions reçues à l'intérieur du camp au moment de l'alerte n° 3, à proximité du block des pompiers. Mes responsables directs de ce groupe étaient : Fernand BARIZ et André LEMAIRE.

Nous sommes revenus jusqu'au premier poste de garde de la grande ceinture extérieure entourant les garages S.S., « les Villas », la Gustloff et tout le camp.

La nuit s'est passée à cet endroit, entrecoupée d'alertes et de tours de garde. La présence effective au camp des troupes américaines ne fut réelle que dans la journée du 12 avril.

Quelques jours plus tard fut prononcé le serment mémorable, par toutes les nationalités et dans chaque langue parlée au camp et rendu à Franklin ROOSEVELT, dont nous venons d'apprendre la mort, un suprême hommage.

Restons fidèles au serment de l'Appel-ploy du 19-4-45. C'est un sûr moyen d'aider au maintien de la paix contre la haine et la revanche, permettant à chaque peuple et à chaque nation de célébrer la victoire de l'indépendance sur l'oppression, du bien sur le mal, de l'homme sur la calomnie.

Maurice GAULT, KLB 14.643.

Des témoignages précieux

Nous avons reçu — nous continuons de recevoir au moment où ce « Serment » est donné à l'imprimerie — de nombreuses lettres de camarades révoltés par les propos de M. BRAUN.

Nous aurions voulu pouvoir, dans ce bulletin, publier au moins des extraits de chacune d'entre elles. Mais il aurait fallu alors consacrer à la réfutation de la honteuse falsification du 11 avril 1945, l'intégralité de ces vingt pages. Et encore n'y serions-nous pas arrivés !

Alors, nous avons dû faire, à contre-cœur, un choix. Nombre de lettres d'ailleurs se recoupent, ce qui est normal, car les faits ne s'inventent pas et sont identiques pour tous les anciens du camp, les anciens de bonne foi bien sûr !

Nos camarades comprendront que nous ayons fait la plus grande place à deux récits :

— Celui de Roger ARNOULD, qui s'est surtout efforcé de retracer l'atmosphère du camp, les préparatifs de l'insurrection, les conditions qui ont rendu possible son déclenchement.

— Celui de Lucien CHAPELAIN dont les responsabilités occupées au camp le mettaient très à même de

décrire notre part dans les combats contre les S.S.

Mais redisons à tous nos amis, combien nous avons été sensibles à leurs témoignages, à leurs protestations ; tout cela d'ailleurs est soigneusement conservé et servira dans de prochaines mises au point, car jamais nous ne permettrons de bafouer ainsi cette belle page de notre résistance. Nous continuons d'ailleurs à recevoir les lettres des amis qui étaient, le 11 avril 1945, à Buchenwald.

A ce jour, nous avons donc reçu :

Pierre ARNAUD (KLB 49.859), Roger ARNOULD (KLB 49.594), Florent BARRIERE (KLB 21.802), Dorando BERTI (KLB 40.123), Lucien CHAPELAIN (KLB), Henri COUSSEAU (KLB 49.571), Paul DENIS (KLB 83.381), Laurent FALGARONNE (KLB 49.789), Louis FERRAND (KLB 81.106), Jean-Marie FOSSIER (KLB), Léon FIX (KLB 51.768), Louis FREYSENGE (KLB 53.074), Willy FRONTZAK (KLB 39.881), Maurice GAULT (KLB 14.643), Andrée GEIREIGAT (KLB 38.346), Blaise GRAUDI (KLB 77.538), France HAMELIN (Veuve, KLB), Louis HERACLE (KLB 51.022), Marius JACQUEMARD

Après avoir pris connaissance de l'article de Maurice BRAUN sur le journal « Le Déporté » au sujet de la libération du camp de Buchenwald le 11 avril 1945.

Je certifie sur l'honneur que cet article est scandaleux car il déforme complètement la vérité.

N'ayant pas participé au premier assaut libérateur, lorsque je suis monté vers la tour pour apporter mon aide, j'ai rencontré les premiers prisonniers S.S. qui rentraient au camp entourés de déportés en armes et c'est seulement quelques instants après que je vis arriver le premier char américain ; ses occupants parurent surpris de nous découvrir et après nous avoir distribué quelques cigarettes et avoir tiré quelques coups de canon sur un avion de reconnaissance allemand, le char repartit.

Je pense que des articles de ce genre sont loin de favoriser l'union des déportés qui serait pourtant bien nécessaire.

Paul DENIS, KLB 83.381.

* *

Je jure sur l'honneur la véracité du récit suivant :

Notre convoi parti d'Hirsberg un mois plus tôt, arriva en pitoyable état à Buchenwald, 175 sur 2.000...

Maigres, décharnés, vidés de notre vie, nous étions au seuil de l'abandon où la mort semblait être une délivrance à nos maux.

Le hasard voulut, fort heureusement pour nous, qu'un responsable de block nous remarquait et nous récupérait.

Pour nous, c'était la vie, la solidarité agissante où nous retrouvions des paroles d'homme réconfortantes, revitalisantes...

Donc, de nouveau intégrés dans ce grand camp, nous espérions à nouveau, d'autant plus que des « bouteillons », traduisions des nouvelles, circulaient...

Nous avions apporté celles de l'avance Russe sur Breslau, ce qui avait provoqué notre évacuation, puis nous apprenions celle des Américains. Nous entendions le bruit des canons, des bombes ; ils étaient certes proches, mais les Allemands avaient l'ordre de faire disparaître les traces de leurs crimes...

Quelques jours passèrent, puis un matin, le 11 avril 1945, des camarades déportés nous demandèrent de se rendre sur la place d'appel du camp, mais surtout de ne pas y rester, de redescendre dans nos blocks, en fait de créer une agitation susceptible de désorganiser la garde S.S. ; appels rauques, cris et coups, rien n'y fit et soudain des salves éclatèrent, les S.S. de miradors épargnés se rendaient ; la bataille faisait rage du côté de l'entrée et soudain des camarades déportés du comité d'insurrection parlèrent au micro ; le camp était libéré... quelle joie... quelle émotion.

Ainsi le massacre, prévu, des déportés du camp avait été évité ; il est certain que la proximité des armées de libération avait motivée les responsables du comité d'insurrection pour commander celle-ci.

Pierre ARNAUD, KLB 49.859.

(KLB 39.878), Paul JUNET (KLB 53.596), Bernard KLEINMANN (KLB 51.827), Marco MARCOVITCH (KLB 81.104) Jean ROCHER (KLB 14.607), Mme ROHNER (Veuve, KLB 49.786), Gilbert SCWARTZ (KLB), Dr Pierre THABOURIN (KLB 78.995), Gaston VACHIER (KLB 86.860), Eugène VITIELLO (KLB 53.075), Gilbert WILLEMS (KLB 41.188), Elias WINARNICK (KLB 51.302), Mme YZEUX (Veuve, KLB 52.685).

Suite pages 10 et 11 →

Les veuves, aussi, témoignent

Etant veuve de Léon ROHNER (KLB 49.786), déporté résistant, Légion d'honneur, décédé en 1968, je peux vous affirmer qu'à son retour, il nous a relaté la libération du camp de Buchenwald, par les déportés eux-mêmes.

Etant âgé, il lui fut assigné le maintien de l'ordre dans son bloc.

Lors de la réunion des anciens de Buchenwald au cinéma de La Motte-Piquet, à Paris, il a retrouvé nombre de ses camarades, qui m'ont confirmé ce qui s'était passé en cette journée du 11 avril.

Je suis convaincue que si mon mari était encore vivant, il se serait fait un devoir de vous apporter son témoignage pour réfuter les insinuations malveillantes publiées dans le « Déporté ».

Mme S. ROHNER, déportée résistante, Légion d'honneur, Médaille de la Résistance.

Mon mari aurait pu témoigner seconde par seconde la libération du camp de Buchenwald le 11 avril. Malheureusement, il est décédé le 4 décembre 1974.

Je peux vous dire les paroles qu'il a si souvent prononcées : « Nous nous sommes libérés nous-mêmes ». Il nous disait que les armes avaient été transportées dans les bidons à soupe, et ensuite cachées sous les baraques, fin prêtes pour la libération du camp de Buchenwald. Numéro matricule de mon mari : 52685.

Mme YZEUX.

Le 15 Avril 1945, Lucien m'écrivait ...

Notre camarade France HAMELIN nous a fait parvenir la photocopie de la lettre remise le 15-4-75 à Buchenwald par son mari (KLB 44797) à l'une des jeunes femmes de la Croix-Rouge dont nous avons reçu la visite.

France nous écrit :

« ... Je ne crois pouvoir mieux faire qu'en t'envoyant cette photocopie d'une lettre écrite au crayon (d'où la mauvaise qualité de la photocopie — mais je peux vous prêter l'original) par Lucien à Buchenwald même, le 15 avril 1945, dès qu'il a pu commencer à se reposer un peu. Son intérêt tient au fait qu'elle a été rédigée à chaud, et certes pas pour répondre à d'odieuses calomnies !

« J'imagine la colère de Lucien, mort en février 1964, s'il était parmi nous, et sa profonde tristesse. »

Extraits de la lettre de Lucien HAMELIN :

« ... Aujourd'hui depuis quatre jours les haflinge de Buchenwald sont libres. A l'arrivée des Anglo-Américains dans la plaine, les sections de prisonniers s'emparent des miradors et des armes ; immédiatement nous sommes partis en campagne faire la chasse à nos bourreaux.

« Ma section a terminé sa tâche et l'infanterie américaine a relevé les postes et les patrouilles.

« Nos 120 gars sont maintenant au repos et je pense que notre courte épopée est terminée ; la deuxième section de choc, la nôtre, a été une des meilleures du camp ; la confiance avec laquelle les gars se sont rangés derrière nous au dernier moment est une belle preuve du courage et de la ténacité française. »

Quatre pages supplémentaires

La réponse à l'article de Maurice BRAUN a nécessité un « Serment » exceptionnel sur vingt pages, soit une dépense totale supérieure à un million de francs anciens.

Remercions très vivement ceux de nos camarades qui, spontanément, nous ont fait parvenir leur contribution pour permettre à notre rispote d'avoir l'ampleur nécessaire.

Nous avons reçu à ce jour :

Deux versements de 3.000 francs anciens, sept de 5.000, dix de 10.000, un de 11.000, un de 20.000, un de 25.000, un de 6.000.

Une histoire tragique et héroïque

Je suis écœuré, mais non étonné par la nouvelle campagne de mensonges contre les camarades dirigeant la Résistance au Camp. Elle s'insère dans la campagne générale de la collaboration de Vichy en faveur de Pétain et de tous les efforts des anciens fascistes et nazis pour donner de la voix avec l'aide d'une télévision aux ordres du pouvoir qui donne l'exemple avec le 8 mai.

A cela s'ajoute une vilénie supplémentaire, car Manhès n'est plus là. Mais nous tous nous y sommes.

Je ne témoignerai pas sur la phase finale insurrectionnelle au camp, car j'étais comme beaucoup sur les routes. Mais ce qui me semble bien plus important, et dont tellement peuvent témoigner, c'est l'existence d'une grande solidarité organisée, au camp de Buchenwald, solidarité qui a sauvé de nombreuses vies de manière directe et au péril de la vie des commandos dirigeants — solidarité qui, par le fait même de son existence — contribuait à maintenir et à renforcer le moral, condition première de survie.

Solidarité envers les 2200 du convoi du 15 avril 44 de Fresnes ; que serions-nous devenus sans l'aide matérielle organisée par vous camarades, dans le chaos qui existait sous les tentes.

Organisation certes, j'ai pu le vérifier grâce à André de la Rochette (Savoie) qui m'informait dès mon arrivée, de son existence, de sa force, de sa volonté de continuer le combat de la Résistance, par tous les moyens, y compris par la lutte armée quand ce serait le moment et si cela était possible. Je peux témoigner de cette information que me donnait André et combien elle fut réconfortante dans la situation de détresse morale et physique qui était le lot commun. Le souvenir de cette conversation à travers les barbelés qui séparaient le petit camp des tentes est encore vivant et précis à ma mémoire...

On pourrait ainsi multiplier les exemples, notamment à l'occasion du bombardement du camp où l'organisation joua un grand rôle de solidarité. Et que dire du souci et du sens de responsabilité qui conduisaient ces camarades jusqu'à prévoir quelques-uns des leurs pour accompagner, encadrer, veiller au moral des commandos qui quittaient le camp y compris des plus mauvais.

Tout cela démontre et a démontré, sans contestation aucune, la lutte concrète de ces camarades, de ces hommes qui ont voulu rester des humains et qui ont permis à d'autres de le rester. Que cette histoire tragique et héroïque, se soit terminée par une insurrection armée, est logique. Peu importe alors que celle-ci ait été décisive ou symbolique puisque l'essentiel s'était déroulé avant.

Il y a quelques vingt-cinq ans, le livre blanc sur l'action de Marcel PAUL notamment, réunissait sans contestation possible les témoignages d'hommes de gauche, du centre, ou de droite qui mettaient fin de manière irréfutable à une campagne de calomnie écœurante. Il faut croire que les auteurs sont toujours vivants et prêts à jouer leur rôle aux côtés des pires ennemis de la Résistance et de la Déportation.

Pour ma part, l'union est totale sur le rôle glorieux joué par le Comité de Défense des Intérêts Français — Le livre blanc l'a démontré — Ceux qui contestent aujourd'hui cette réalité se placent en dehors de la Déportation, car ils servent les intérêts de ses ennemis, volontairement, consciemment ou non. En tous cas, c'est mon opinion — on ne peut être des deux côtés à la fois sur un tel sujet.

Blaise GIRAUDI, KLB 77538,
Officier F.F.I./F.F.C.

Les veuves, aussi, témoignent

Une histoire tragique et héroïque

Etant veuve de Léon ROHNER (KLB 49.786), déporté résistant, Légion d'honneur, décédé en 1968, je peux vous affirmer qu'à son retour, il nous a relaté la libération du camp de Buchenwald, par les déportés eux-mêmes.

Etant âgé, il lui fut assigné le maintien de l'ordre dans son bloc.

Lors de la réunion des anciens de Buchenwald au cinéma de La Motte-Piquet, à Paris, il a retrouvé nombre de ses camarades, qui m'ont confirmé ce qui s'était passé en cette journée du 11 avril.

Je suis convaincue que si mon mari était encore vivant, il se serait fait un devoir de vous apporter son témoignage pour réfuter les insinuations malveillantes publiées dans le « Déporté ».

Mme S. ROHNER, déportée résistante, Légion d'honneur, Médaille de la Résistance.

Mon mari aurait pu témoigner seconde par seconde la libération du camp de Buchenwald le 11 avril. Malheureusement, il est décédé le 4 décembre 1974.

Je peux vous dire les paroles qu'il a si souvent prononcées : « Nous nous sommes libérés nous-mêmes ». Il nous disait que les armes avaient été transportées dans les bidons à soupe, et ensuite cachées sous les baraques, fin prêtes pour la libération du camp de Buchenwald. Numéro matricule de mon mari : 52685.

Mme YZEUX.

Le 15 Avril 1945, Lucien m'écrivait ...

Notre camarade France HAMELIN nous a fait parvenir la photocopie de la lettre remise le 15-4-75 à Buchenwald par son mari (KLB 44797) à l'une des jeunes femmes de la Croix-Rouge dont nous avons reçu la visite.

France nous écrit :

« ... Je ne crois pouvoir mieux faire qu'en t'envoyant cette photocopie d'une lettre écrite au **crayon** (d'où la mauvaise qualité de la photocopie — mais je peux vous prêter l'**original**) par Lucien à Buchenwald même, le **15 avril 1945**, dès qu'il a pu commencer à se reposer un peu. Son intérêt tient au fait qu'elle a été rédigée à chaud, et certes pas pour répondre à d'odieuses calomnies !

« J'imagine la colère de Lucien, mort en février 1964, s'il était parmi nous, et sa profonde tristesse. »

Extraits de la lettre de Lucien HAMELIN :

« ... Aujourd'hui depuis quatre jours les haflinge de Buchenwald sont libres. A l'arrivée des Anglo-Américains dans la plaine, **les sections de prisonniers s'emparent des miradors et des armes ; immédiatement nous sommes partis en campagne faire la chasse à nos bourreaux.**

« Ma section a terminé sa tâche et l'infanterie américaine a relevé les postes et les patrouilles.

« Nos 120 gars sont maintenant au repos et je pense que notre courte épopée est terminée ; la deuxième section de choc, la nôtre, a été une des meilleures du camp ; la confiance avec laquelle les gars se sont rangés derrière nous au dernier moment est une belle preuve du courage et de la ténacité française. »

Quatre pages supplémentaires

La réponse à l'article de Maurice BRAUN a nécessité un « Serment » exceptionnel sur vingt pages, soit une dépense totale supérieure à un million de francs anciens.

Remercions très vivement ceux de nos camarades qui, spontanément, nous ont fait parvenir leur contribution pour permettre à notre respote d'avoir l'ampleur nécessaire.

Nous avons reçu à ce jour :

Deux versements de 3.000 francs anciens, sept de 5.000, dix de 10.000, un de 11.000, un de 20.000, un de 25.000, un de 6.000.

Je suis écœuré, mais non étonné par la nouvelle campagne de mensonges contre les camarades dirigeant la Résistance au Camp. Elle s'insère dans la campagne générale de la collaboration de Vichy en faveur de Pétain et de tous les efforts des anciens fascistes et nazis pour donner de la voix avec l'aide d'une télévision aux ordres du pouvoir qui donne l'exemple avec le 8 mai.

A cela s'ajoute une vilénie supplémentaire, car Manhès n'est plus là. Mais nous tous nous y sommes.

Je ne témoignerais pas sur la phase finale insurrectionnelle au camp, car j'étais comme beaucoup sur les routes. Mais ce qui me semble bien plus important, et dont tellement peuvent témoigner, c'est l'existence d'une grande solidarité organisée, au camp de Buchenwald, solidarité qui a sauvé de nombreuses vies de manière directe et au péril de la vie des commandos dirigeants — solidarité qui, par le fait même de son existence — contribuait à maintenir et à renforcer le moral, condition première de survie.

Solidarité envers les 2200 du convoi du 15 avril 44 de Fresnes ; que serions-nous devenus sans l'aide matérielle organisée par vous camarades, dans le chaos qui existait sous les tentes.

Organisation certes, j'ai pu le vérifier grâce à André de la Rochette (Savoie) qui m'informait dès mon arrivée, de son existence, de sa force, de sa volonté de continuer le combat de la Résistance, par tous les moyens, y compris par la lutte armée quand ce serait le moment et si cela était possible. Je peux témoigner de cette information que me donnait André et combien elle fut réconfortante dans la situation de détresse morale et physique qui était le lot commun. Le souvenir de cette conversation à travers les barbelés qui séparaient le petit camp des tentes est encore vivant et précis à ma mémoire...

On pourrait ainsi multiplier les exemples, notamment à l'occasion du bombardement du camp où l'organisation joua un grand rôle de solidarité. Et que dire du souci et du sens de responsabilité qui conduisaient ces camarades jusqu'à prévoir quelques-uns des leurs pour accompagner, encadrer, veiller au moral des commandos qui quittaient le camp y compris des plus mauvais.

Tout cela démontre et a démontré, sans contestation aucune, la lutte concrète de ces camarades, de ces hommes qui ont voulu rester des humains et qui ont permis à d'autres de le rester. Que cette histoire tragique et héroïque, se soit terminée par une insurrection armée, est logique. Peu importe alors que celle-ci ait été décisive ou symbolique puisque l'essentiel s'était déroulé avant.

Il y a quelques vingt-cinq ans, le livre blanc sur l'action de Marcel PAUL notamment, réunissait sans contestation possible les témoignages d'hommes de gauche, du centre, ou de droite qui mettaient fin de manière irréfutable à une campagne de calomnie écœurante. Il faut croire que les auteurs sont toujours vivants et prêts à jouer leur rôle aux côtés des pires ennemis de la Résistance et de la Déportation.

Pour ma part, l'union est totale sur le rôle glorieux joué par le Comité de Défense des Intérêts Français — Le livre blanc l'a démontré — Ceux qui contestent aujourd'hui cette réalité se placent en dehors de la Déportation, car ils servent les intérêts de ses ennemis, volontairement, consciemment ou non. En tous cas, c'est mon opinion — on ne peut être des deux côtés à la fois sur un tel sujet.

Blaise GIRAUDI, KLB 77538, Officier F.F.I./F.F.C.

L'ABOUTISSEMENT de nos EFFORTS PATRIOTIQUES

par Lucien CHAPELAIN (KLB 20.186)

Ancien Commandant-Adjoint de la Compagnie de Choc
du Bataillon Saint-Just de la B.F.A.L.

Depuis sa création, notre Association n'a jamais failli à son devoir de reconnaissance fraternelle envers nos compagnons d'armes des années 1939-1945.

Chaque fois qu'elle en a eu l'occasion, elle a associé, dans un même et fervent hommage, tous les soldats des forces alliées et tous les combattants sans uniforme de tous les pays.

Le Collectif Français de Buchenwald a été lui-même partie intégrante de cette innombrable « armée de la nuit ».

La Brigade Française d'Action Libératrice (B.F.A.L.) émanation militaire de ce collectif français, a été une réalité. Qui plus est, une réalité combattante.

Les seuls événements de la dernière journée du Camp portent réponse à cette campagne incongrue, grotesque même, de quelques individualités qui ne savent plus très bien qu'elles différences existent entre le programme du C.N.R., les idéaux de la Résistance Française et le pacte atlantique.

Le 11 avril 1945, un mercredi, il y a encore 24.000 détenus dans le Camp. Les troupes américaines stoppées depuis le début du mois entre Eisenach et Gotha, à une cinquantaine de kilomètres du camp, ont repris depuis quelques jours leur offensive. Celle-ci vise, notamment, à refermer les deux branches, restées trop longtemps ouvertes, du mouvement en tenaille amorcé par l'armée Patton à partir d'Eisenach-Gotha et qui aurait dû aboutir à un encerclement plus rapide, donc à l'isolement de la région de Buchenwald-Weimar. Ce jour-là, cette ouverture de la tenaille par laquelle les autorités S.S. du camp ont tout de même pu réussir à évacuer près de 30.000 des nôtres les jours précédents, se referme inexorablement.

A ce fait, s'ajoute l'attitude des détenus du camp. Depuis plusieurs jours, observant les directives du Comité International clandestin du camp, les détenus n'obéissent plus aux ordres de la S.S. Nos tortionnaires hitlériens n'osent plus, eux-mêmes, utiliser la violence. La direction nazie du camp se trouve dans l'impossibilité de poursuivre l'évacuation totale des détenus.

C'est alors, qu'après une discussion orageuse au sein et avec une grande partie de son Etat-Major, le Chef de Camp, se conformant aux ordres formels d'HIMMLER, demande à l'aérodrome militaire de Nora, situé à proche distance de Buchenwald, de détruire le camp. Lorsque, une heure plus tard environ, les hauts-parleurs donnent l'ordre aux rares S.S. se trouvant encore à l'intérieur du camp d'en sortir immédiatement, l'angoisse est à son comble parmi les détenus.

Dès lors, une agitation très vive, visible du camp, s'empare des S.S. Sur la route des miradors, un va-et-vient inhabituel, des groupes de S.S. armés circulent, courent. Des S.S. entrent et sortent des miradors toujours équipés de leur mitrailleuse et de leur lance-flammes. Nos postes d'ob-

servation nous signalent qu'au-delà de la ligne des miradors, les S.S. installent des nids de mitrailleuse. Des S.S. tirent dans le camp. La situation est de plus en plus tendue. Nous percevons d'ailleurs très nettement le tir d'armes automatiques. La bataille semble se rapprocher. La sirène du camp lance son signal lugubre « d'alerte aux chars ». Une batterie de 77 ouvre le feu...

Il est midi. L'ordre de mobilisation n° 2 de la Brigade Française est donné. Le rassemblement s'opère. Tous les Français acceptant de se conformer à nos instructions se groupent dans les blocks 31 - 34 - 26 - 37 et 42. L'état-major français est au block 31.

Treize heures. Les cadres des quatre compagnies sont là, accroupis au pied du block 31, plaqués contre la paroi extérieure car des S.S. continuent de tirer dans le camp. Ordre nous est donné de nous rendre au block 11 pour recevoir des armes. Comme l'écrivait Simon LAGUNAS, commandant de la Compagnie de Choc : « nous bondissons vers le lieu indiqué ».

Là, conduits par un camarade allemand, membre de l'état-major international, nous repartons vers une destination inconnue. A hauteur du block 50, nous nous dirigeons vers un dépôt de charbon. Deux camarades allemands sont là. Sur un geste de celui qui nous conduit, ils se mettent en action : le charbon voltige, un mur apparaît, le temps d'asséner quelques vigoureux coups de masse et la faible cloison s'effondre. Un véritable arsenal apparaît : 127 fusils, 2 fusils-mitrailleurs (soigneusement graissés et enveloppés), des caisses de grenades. Les Français reçoivent 28 fusils, 1 fusil-mitrailleur, 2 caisses de grenades. Dans le même temps, dans une autre cache, notre section d'assaut, commandée par Raoul FLORIS et Charles ROTH, reçoit une mitrailleuse lourde de fabrication tchèque, une quinzaine de fusils, une trentaine de grenades à manche et des munitions.

Bien entendu, ces armes ne sont pas venues là toutes seules. Elles furent soustraites, pièce après pièce, au dépôt divisionnaire de la S.S. par nos camarades allemands et transportées par les soldats soviétiques affectés au ramassage des ordures.

Quatorze heures. L'ordre d'alerte n° 3 est transmis par l'Etat-Major international. Les balles S.S. sifflent plus nombreuses à travers le camp. Enfin, l'ordre d'attaque tant sollicité par l'Etat-Major français auprès de l'Etat-Major international arrive. Il est environ 15 heures.

Les armes sont distribuées. La section d'assaut participe à la neutralisation de la TOUR, repaire central des S.S. Deux autres de nos sections, sur la face ouest, attaquent à découvert. Après avoir provoqué, à l'aide d'une chaîne, un court-circuit, des hommes armés de pinces isolantes, coupent les barbelés électrifiés. Par ces brè-

ches sortent nos groupes de combat. Ils maîtrisent les miradors, les nids de mitrailleuses, désarment les S.S. Plusieurs centaines de S.S. de la garnison sont faits prisonniers sans même essayer de se défendre.

Dans les secteurs déterminés par l'Etat-Major international, les formations de chaque nationalité appliquent le plan prévu.

Vers 15 h 30, l'ordre est transmis à la compagnie de choc de se rendre jusqu'à l'usine Gustloff, à l'entrée de la forêt. Elle doit commencer les opérations de nettoyage au Nord et au Sud de la route, jusqu'à l'intersection des routes devant Weimar. Dix minutes plus tard, nous sommes sur les lieux. Déployés en tirailleurs, la compagnie s'avance dans la forêt. La chasse aux tortionnaires se poursuit. Les derniers S.S. sont mis hors d'état de nuire et ramenés au camp sous bonne escorte (au total 700 prisonniers). Un matériel de guerre important est récupéré. Toujours déployés en tirailleurs, nous atteignons le carrefour de Weimar. Là, des chars légers viennent vers nous. Trois, si je m'en souviens bien. L'un d'eux tire sur nous. Nous nous jetons dans les fossés de la route. Nous brandissons au bout d'un de nos fusils un morceau d'étoffe plus ou moins blanc. Les chars ayant stoppé et le tir cessé, avec le responsable des formations yougoslaves, sans arme, nous nous risquons, timidement, les jambes un peu molles, le cœur battant, à aller vers nos alliés. Du char de tête, un lieutenant supposé américain, couvert de poussière, descend et s'avance. Nous essayons de nous faire reconnaître, mais il ne parle ni l'Allemand, ni le Français. Nous ne parlons pas l'Anglais. Par bonheur, il est Yougoslave... Plus aucune suspicion. C'est la fraternisation entre les premiers éléments de l'armée de Patton et les forces avancées de la Brigade Française d'Action Libératrice.

Notre allégresse tombe aussi rapidement que grandit un bruit de moteurs. Un avion allemand évolue, descend subitement en piqué et crache sa mitraille. Il y a plus de peur que de mal.

Il est alors 18 heures. Un agent de liaison de l'Etat-Major, à bicyclette cette fois, nous transmet l'ordre : « la compagnie de choc doit rentrer immédiatement au camp ». Rassemblement... la colonne s'ébranle... les poitrines françaises chantent : « Un Français doit vivre pour Elle, pour Elle... ».

Après discussion, le Commandant de ces premiers unités américaines confie à l'Etat-Major International un créneau du front, le créneau Buchenwald. Et c'est à la Compagnie de Choc qu'échoit la garde d'un secteur de ce créneau, en pleine forêt et toute la nuit. Je m'en souviens, le mot de passé était : MINSK.

Après cela, honnêtement, peut-on encore dire que les déportés français n'ont pas participé à la Libération du Camp ?

UNE ETUDE ENRICHISSANTE

Chaque année se déroule le Concours scolaire national de la Résistance, ouvert aux élèves des classes de troisième et terminales. De nombreux amis suivent cette question de près, participent aux discussions d'élaboration des sujets, aux causeries éducatives avec les élèves, aux jury d'attribution des récompenses.

C'est un travail intéressant qui permet un contact vivant avec tous ces jeunes qui, parfois, sont si facilement critiqués par certains.

C'est un travail enrichissant qui montre que la jeunesse d'aujourd'hui n'est pas de moindre valeur que celle que nous avons vécue.

Nous devons nous souvenir que nous sommes les témoins d'événements passés depuis plus de trente ans, et nous nous adressons à des jeunes, dont souventes fois, les parents, nés dans ou au lendemain de la tourmente, ont très peu appris eux-mêmes et ne peuvent pallier le manque organisé d'éducation en ce domaine.

Le thème général du concours 1976 traitait de la liaison entre la résistance intérieure et la résistance extérieure, l'aide ainsi attendue, apportée sur tous les plans.

A partir de là, les sujets départementaux pouvaient proposer des études sérieuses sur les modalités de cette liaison, son importance, son impact dans les résultats obtenus.

ooOoo

Il n'est pas possible de parler de la Résistance, à des jeunes ayant entre 14 et 18 ans, de rappeler des événements s'étant déroulés entre 36 et 32 ans en arrière, sans expliquer pourquoi il y eut occupation de la France par une armée étrangère qui amena la Résistance.

Quelques traits, situant les grands sujets ayant marqué la période s'étendant de la fin de la première guerre mondiale au début de la seconde, aident ces jeunes à mieux comprendre la « drôle de guerre », la débacle, la trahison, l'armistice du 17 juin 1940, l'occupation par les armées hitlériennes.

Les explications partant du thème général sont alors plus compréhensibles.

Les questions des jeunes sont pertinentes, parfois embarrassantes, témoignent d'un désir de connaître.

Le rôle du Général de Gaulle, dans la résistance extérieure, dans la direction des organismes provisoires; celui de Pétain dans sa trahison, dans sa conduite de l'Etat français, dans sa fuite avec l'occupant. Ce que fut la Milice par rapport à la Gestapo. Et dans l'action de la Résistance, l'importance de ces petits tracts clandestins; le grand rôle joué par la radio, alors qu'il ne s'agissait pas d'appareils de poche; l'organisation de la vie clandestine, des maquis, des parachutages; la part importante prise par la jeunesse, à l'école, à l'usine; question chaque fois et toujours posée par des jeunes filles: la participation des femmes et jeunes filles à ce combat, leurs contacts avec les hommes.

La discussion, longue parfois, permet alors de montrer que nous n'agissons pas avec esprit de haine et de revanche, de tirer les leçons de cette lutte contre l'envahisseur, de cette volonté d'anéantir le nazisme et ses valets, de rendre à notre pays la paix, les libertés, l'indépendance.

ooOoo

Faire ainsi œuvre utile n'est pas toujours chose facile.

Les décisions gouvernementales sont lentes à mettre en route.

Les enseignants ne sont pas toujours très réceptifs. Il s'agit d'un devoir volontaire à effectuer en plus des autres.

A la décharge des enseignants; des jeunes surtout, il faut dire que leur éducation, leur documentation sont très légères sur cette période.

Les programmes des classes participant à ce concours ne traitent ce sujet qu'en fin de cycle, au moment des examens, passant un peu par-dessus les têtes, alors que le devoir est demandé début mars.

C'est là que prend toute sa valeur le travail accompli par ceux qui ont été les témoins agissants.

Après plus de deux heures de discussion avec quarante-huit élèves d'une classe de troisième — et cela aurait pu continuer —, le principal d'un C.E.S. avait cette réaction: « jamais je n'aurais cru que les enfants portent un tel intérêt à ces questions, qu'il soit possible de les tenir si longtemps ».

Il est donc impératif de nous préparer à ce travail d'éducation, de l'accentuer par les contacts avec les enseignants, que nous avons parfois à convaincre en premier.

Pour cela, dès la connaissance du thème général du concours, nous devons rassembler la documentation utile, afin de ne pas se cantonner à notre seule expérience; rencontrer les enseignants; essayer d'établir ces causeries devant tout le second trimestre scolaire.

Et puis dans le cadre particulier de l'association nous devons nous servir de notre exposition, notre film sur Buchenwald et nos voyages de jeunes.

Nous pourrions alors les améliorer, y faire participer, comme nous en avons lancé l'idée, les jeunes enseignants afin qu'ils étudient sur place ce que fut le nazisme, ce que fut la lutte des hommes pour conserver leur nom d'hommes.

Restant fidèles à notre passé, à l'idéal de la Résistance, à notre serment, nous aiderons ainsi la jeunesse de notre pays à se défendre de toute aventure nuisible, à prendre conscience de l'immense valeur de la paix, des libertés, de l'indépendance nationale et de la nécessité de les préserver.

Flo. BARRIER.

(Jean-Pierre LAUNAY.)

Les participants au dernier voyage de la Jeunesse viennent de franchir la porte du camp : sur la place d'appel où se nouèrent tant de drames, Flo BARRIER donne les premières indications sur ce que fut l'existence des déportés. L'immense place d'appel fut le théâtre de bien des drames, de bien des tragédies.



Nous continuons ci-dessous les impressions des jeunes gens qui étaient du dernier voyage de la Jeunesse.

Beaucoup d'émotion

Le voyage a été très intéressant. Les visites des camps très bouleversantes. Je salue le courage et la bravoure de MM. BARRIER et BRETON, pour les interventions qu'ils ont faites dans les camps où ils furent déportés.

Très ému par l'accueil chaleureux des jeunes allemands et leur conviction de défendre le socialisme.

Départ très regretté et émouvant.

(Jean-Marie LAFLEUR.)

Que beaucoup de jeunes visitent les camps

Je pense que c'est un voyage intéressant à faire et qu'il faudrait en faire profiter le plus de jeunes possible. Je trouve aussi que le séjour est beaucoup trop court, et le programme trop chargé; il faudrait augmenter le temps de séjour et étaler le programme en fonction de ce séjour. Il y a aussi un manque d'information au niveau des loisirs qu'on peut avoir le soir.

J'ai été surpris et heureux de voir l'effort que les Allemands de l'Est ont fait pour conserver les camps de concentration et le travail fourni par les jeunes allemands pour entretenir ces camps ainsi que les monuments dressés à la gloire de ceux qui sont morts en combattant le fascisme.

(Didier LANDAIS.)

Je crois qu'il est indispensable que les jeunes voient de leurs propres yeux les camps et qu'ils s'imaginent ce qu'est le fascisme et de se mettre à la place de ceux qui ont vécu tous ces moments d'atrocité.

Les réunions avec les jeunes allemands sont formidables, nous avons besoin d'avoir des contacts avec les étrangers pour pouvoir discuter des problèmes politiques.

... VOYAGES - PÉLERINAGES

témoignages sur le voyage du 25 mars 1976

(suite du n° 110)

Davantage de contacts avec la jeunesse

Mon impression sur la R.D.A. est que les jeunes y sont politiquement éduqués, ce qui manque en France : c'est-à-dire qu'ils connaissent leurs lois dans les textes au contraire des jeunes français ; on l'a vu dans la discussion à Berlin. La R.D.A. se préoccupe beaucoup de ses jeunes. J'aurai donc voulu qu'on nous montre dans les différentes villes les installations sportives, scolaires, afin que nous puissions faire la comparaison. Je suis contente d'avoir rencontré à plusieurs reprises des jeunes de la R.D.A. Il m'est apparu que ceux-là étaient satisfaits du régime. Je crois d'ailleurs que la France pourrait prendre exemple sur les pays socialistes à propos de la politique sur la jeunesse.

Au total, je peux dire que ce voyage m'a beaucoup intéressé, mais que ma curiosité n'a pas été bien sûr entièrement satisfaite. En tout cas, il m'a donné envie de retourner en R.D.A. et d'étudier ce pays.

(Armelle CABILLIC.)

Les horreurs du fascisme

Le voyage nous aura permis de nous rendre compte des horreurs du nazisme.

(Annie ABELA, Claude VIOLET.)

Surtout, ce voyage m'a donné une idée plus vaste sur le problème du fascisme.

(Yvon GUILLEMOT.)

Voyage très instructif, car je pense que les jeunes d'aujourd'hui ne se rendent pas compte des horreurs de la guerre en particulier celle de 39-45.

Les visites des camps de concentration sont émouvantes.

Quand nous repensons à toutes ces choses horribles, nous avons des frissons à l'idée que des hommes ont pu vivre des moments si affreux.

(Martine LAROCHE.)

La plus grande « chose » qui m'a frappé c'était de voir comment a réagi le peuple allemand après sa victoire sur le fascisme hitlérien. Au lieu de faire comme en Allemagne de l'Ouest, ils cherchent à conserver les camps pour les montrer, ainsi nous avons pu voir jusqu'où pouvait aller la folie du fascisme. Je trouve cette réaction formidable.

(Bernadette MARTIEL.)

UNE INTERVIEW par un journaliste allemand

Deux membres de la délégation, l'étudiante Joëlle GAUTHIER de Toulouse et le tourneur Jacques DAVAUX de Paris ont été interrogés sur leurs impressions sur Buchenwald, Dora et leur rencontre avec les jeunes travailleurs.

● Joëlle GAUTHIER : J'ai beaucoup lu sur le fascisme et son apparition en particulier sur le fascisme allemand et j'ai été contente de pouvoir participer au voyage en R.D.A. et de visiter Buchenwald et Dora. Ce qui ne semble qu'un mauvais rêve d'après un livre est ici d'une telle force de conviction, si déprimante qu'on est simplement abasourdi. Ce que je trouve de pire, c'est cette perfection jusqu'où le crime et la torture étaient poussés. On ne peut le croire que lorsqu'on a vu soi-même un de ces camps. En tout cas, je recommanderai à tous mes amis et tous mes proches de se rendre ici. Le fascisme, d'où qu'il vienne, doit être combattu.

● Jacques DAVAUX : Je suis aussi de cet avis. J'ai pourtant beaucoup lu de livres, vu de nombreuses photos, entendu de nombreux exposés. Mais RIEN, pas un seul livre, pas un seul film, pas un seul film, pas une seule photo qui ne puisse produire une impression aussi durable qu'une visite dans ce camp. Ce qui me touche le plus, c'est qu'ici notre accompagnateur, Floréal Barrier a eu faim, a été matraqué, a eu peur pour sa vie, mais aussi a connu la solidarité.

Les impressions que la visite a produites sur chacun de nous, sont, grâce aux souvenirs personnels et aux explications de notre accompagnateur, tout simplement inoubliables. Je veux encore souligner qu'il a été très intéressant d'avoir eu pour interprète une femme ayant appartenu à la Résistance en Allemagne.

J'ai apprécié que nous ayons eu la possibilité de discuter avec des Jeunes Travailleurs. Nous avons ainsi eu beaucoup d'informations intéressantes sur la R.D.A. et ses habitants.

Chambres individuelles

Il est pratiquement impossible, malgré le supplément de prix, d'obtenir en R.D.A. des chambres individuelles. Mais toutes les chambres sont pourvues de deux lits et du confort. Nous demandons donc à nos amis de bien vouloir accepter de partager leur chambre avec un camarade de voyage.

Pèlerinage d'Août 1976

(17 au 24-8)

Quelques places sont encore disponibles pour le pèlerinage d'août.

Nous rappelons que ce pèlerinage, après la visite des camps de Buchenwald et de Dora et des villes d'Erfurt et de Weimar, ira à Dresden, ville célèbre par son splendide musée : le Zwinger et ses différentes collections : galeries de peinture des maîtres classiques, collection d'armes et d'armures, collection de porcelaine, etc., etc.

Le 22 août, le pèlerinage ira à Naundorf où sera inaugurée la stèle dressée à la mémoire de Charles SCHMIDT, décédé lors des marches de l'évacuation. La cérémonie aura lieu en présence de la famille de Charles SCHMIDT et des autorités locales. L'après-midi, une promenade en bateau dans la Suisse saxonne est prévue.

Les amis intéressés sont priés d'envoyer très rapidement leur inscription. Les prix, malgré la hausse du deutchmark, sont encore maintenus aux tarifs anciens 600 F pour les anciens déportés, leur accompagnateur si nos amis sont possesseurs de la carte d'invalidité double barre rouge et les familles des camarades décédés dans les camps, 775 F pour les autres participants. L'inscription doit être accompagnée du montant du voyage.

DEJA TOULOUSE !

15 participants au voyage de la Jeunesse 1977 !

Tel est l'effort du Conseil départemental de la Résistance de la Haute-Garonne, que préside notre ami Jean DURAND (KLB 40361).

Après avoir envoyé quinze jeunes gens en 1976, Jean DURAND récidive donc pour l'année à venir.

Et comme il s'agit de jeunes lauréats du concours de la résistance, on est sûr d'être en présence de jeunes gens et jeunes filles extrêmement désireux de se livrer à une étude plus approfondie de ce que furent ces temps sanglants et glorieux.

Que cet exemple soit suivi par beaucoup de nos amis.

L'HOMMAGE DE NOTRE ASSOCIATION

Allocution de J. Llobes

Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs,
Monsieur le Maire,

L'Association Française de Buchenwald-Dora, veut tout d'abord très chaleureusement remercier la population de Firminy, sa municipalité et son Maire, notre camarade de la Résistance Théo VIAL-MASSAT, pour l'hommage rendu aujourd'hui à notre cher ami et camarade, le chanoine Robert PLOTON.

Ami et camarade de la résistance, de l'internement et de la déportation, ami et camarade d'après la libération, Robert PLOTON est toujours demeuré, malgré toutes les difficultés, fidèle à l'idéal commun qui, par des voies différentes, nous avait conduit les uns et les autres à nous dresser contre le fascisme, et depuis notre retour en France à agir pour le maintien de la paix, de la démocratie, des libertés.

Aussi est-il bien que durant longtemps encore les habitants de Firminy n'oublient pas le nom de ce prêtre qui n'accepta pas de vivre à genoux et s'engagea pleinement dans les actions de la résistance.

Car Robert PLOTON ne se contenta pas, en homme juste et bon, dès les débuts de l'occupation, de secourir ceux que Vichy et le fascisme persécutaient : les Israélites notamment, lesquels étaient sûrs de trouver dans sa cure un premier et providentiel abri.

Il fit plus, tellement il était persuadé que Vichy et le nazisme étaient incompatibles avec les sentiments de charité chrétienne qui étaient les siens. Comment, dans une France asservie, privée de liberté, aurait-il pu continuer à développer l'enseignement du Christ ?

Il était de ceux qui, à l'époque, faisaient pleinement leur loi si beaux vers du grand poète Paul ELUARD :

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable, sur la neige,
J'écris ton nom...
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom...
Liberté.

Membre d'un réseau de la résistance à Saint-Etienne, il prend volontiers tous les risques pour héberger les réfractaires du S.T.O. qu'il dirige sur les maquis, des déserteurs de la Wermarkt aussi, pour fournir en fausses cartes d'identité, certificats de travail, titres d'alimentation, les patriotes obligés à l'illégalité.

Son activité est trop grande pour que, dès septembre 1942, la police ne s'inquiète de ce prêtre qui paraît si peu en accord avec le gouvernement de Vichy. Une perquisition dans son église, un long interrogatoire ne donnent pas les preuves recherchées pour justifier son arrestation.

La prudence voudrait que Robert PLOTON disparaisse, accepte les offres qui lui sont faites de rejoindre l'Angleterre. Mais il rend trop de services, il se sent trop nécessaire pour accepter cette solution, une solution qu'il estime de facilité.

Un an encore il tiendra, multipliant son engagement — les imprudences généreuses diront ceux qui craignent pour sa vie — jusqu'au 6 octobre 1943 où la gestapo fait irruption dans son presbytère et se livre à une fouille très fructueuse. On imagine la dureté des interrogatoires auxquels il est astreint, le stoïcisme dont il doit faire preuve pour ne pas lâcher un mot, ne pas livrer les noms de ceux qui lui ont fourni le très important matériel de la résistance saisi chez lui et cela malgré les blessures par balles qui lui ont été faites par ses agresseurs et dont il souffrira longtemps, ajoutant encore à son calvaire.

La prison de Montluc, Compiègne, Buchenwald, Dora avec tout ce que ces noms supposent de souffrances et de tortures, de travaux inhumains, d'humiliations, avec aussi au prix de mille risques supplémentaires, l'exercice de son ministère envers ceux qui placent en Dieu leur suprême espoir.

Et puis quand même la libération, où dans les organisations de la déportation il continuera à œuvrer et à se dévouer.

Je voudrais évoquer notre dernière rencontre. C'était lors de l'un des pèlerinages que notre Association organise chaque année sur les hauts lieux de la déportation à Buchenwald et à Dora.

Il avait tenu, en août 1974, malgré le terrible mal dont il était déjà atteint et qui devait finalement l'emporter, il avait tenu à être présent. Il était toujours très calme, très maître de lui. Jamais une seule plainte.

Dans les charniers du cimetière de Nordhausen, proche de Dora, devant la stèle qui rappelle la mort de plus de 4.000 prisonniers politiques de toutes nationalités, victimes des bombardements du 4 avril 1945 par l'aviation américaine, Robert PLOTON sollicita, des organisateurs du pèlerinage, l'autorisation de dire avec son ami l'abbé SCHWERTZ, une prière publique à la mémoire de nos camarades massacrés.

Les quelque 120 participants à notre pèlerinage, croyants et incroyants associés dans le même hommage, le même recueillement, donnaient une nouvelle preuve de la profonde union des cœurs et des âmes des anciens déportés.

S'il était demeuré, malgré toutes les épreuves subies, tous les crimes auxquels il avait assisté, aussi croyant, aussi assuré de la pertinence de son choix, il était aussi d'une grande tolérance.

La résistance, la déportation, l'avaient conforté dans l'estime, l'affection en lesquelles il tenait tous les hommes et surtout ceux qui, sans partager sa philosophie, avaient été ses camarades de combat et de souffrance. Il avait, à Montluc et plus tard dans les camps, pu apprécier combien étaient vraies les paroles d'Aragon :

Et leur sang rouge ruisselle
Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
celui qui n'y croyait pas.

Sur le chemin du retour de ce pèlerinage d'août 1974, prié comme les autres participants de donner ses impressions sur ce qu'il avait vu et visité, après des paroles émues sur Buchenwald et Dora, il écrit à l'égard de ce régime socialiste de R.D.A. qu'il aurait pu considérer avec méfiance :

« S'il est permis de porter un jugement après de si courts séjours en R.D.A. (le troisième depuis 1958) je note les énormes progrès réalisés dans tous les domaines, économiques, industriels, culturels, etc. (sans parler des performances sportives !).

Jamais sa foi, donc, répétons-le, ne pourra l'amener à condamner les êtres, les peuples, les états qui ne partageaient pas ses convictions. Mais, par contre, sa charité naturelle, ses sentiments chrétiens ne l'empêcheront pas de s'associer avec lucidité, avec courage, aux campagnes menées par notre, par son Association de Buchenwald et de Dora, contre les résurgences du fascisme, pour le maintien et l'extension des libertés, de la paix, de la démocratie. Il ne voulait pas que les épreuves qui avaient ensanglanté, dévasté, son pays, puissent un jour se renouveler et il savait que, pour cela, il convenait de demeurer vigilants, de sans cesse appeler à la vigilance.

Robert PLOTON, un homme qui a honoré l'Eglise et la France — un homme dont la modestie et le courage doivent rester des exemples pour cette jeunesse à laquelle, par son engagement, il avait voulu assurer une existence plus riante et plus libre, dans une France en paix.



Théo VIAL-MASSAT, maire de Firminy, le prêtre Romain PLOTON (frère de Robert) et Jean LLOBES, au nom de l'Association de Buchenwald-Dora, dévoilent la plaque de la rue consacrée à notre cher camarade. La plaque en marbre qui rappelle que Robert PLOTON a été déporté est due à l'initiative de Marcel MATHIEU.

Déroulement des Cérémonies

L'inauguration de la rue qui, à Firminy (Loire) porte désormais le nom de notre ami, le chanoine Robert PLOTON, a eu lieu le dimanche 11 avril.

A 10 heures, il y eut d'abord, en l'église Saint-Firmin dont Robert eut longtemps la charge, une messe paroissiale à son intention. Le père DURIEUX rappela le sens de la liturgie de ce jour : la Passion du Christ continuée par ceux qui, tel Robert PLOTON, avaient, durant l'occupation, fait le sacrifice de leur vie.

Puis, derrière les drapeaux des associations d'anciens combattants et groupements de résistants, une foule nombreuse se rendit au cimetière. On remarquait dans le cortège : MM. Théo VIAL-MASSAT, maire de Firminy, J. LLOUBES, président de l'Association Buchenwald-Dora, PARTRAT et NEUWIRBLE, députés de la Loire, DUPOUY, directeur du Cabinet du Préfet de la Loire, VIALARS, président départemental de l'U.F.A.C., SANGUEDOLCE, secrétaire départemental de la C.G.T., MATHIEU et FRANC, responsables départementaux de l'Association de Buchenwald, des délégués de Buchenwald de Lyon, Grenoble, Valence, etc.

Au cimetière, sur la tombe de Robert PLOTON, Marcel MATHIEU déposa un marbre commémoratif et, après un instant de recueillement, le cortège se rendit à l'inauguration de la rue Robert-PLOTON non sans un arrêt avec dépôt de gerbe devant le monument aux morts de la résistance.

Après l'audition du disque « Le Chant des Marais », terriblement évocateur de nos souffrances, deux discours sont prononcés, le premier par J. LLOUBES, au nom des anciens et familles de Buchenwald (voir ci-contre), le second par Théo-VIAL-MASSAT pour la municipalité. Le maire

de Firminy, après avoir évoqué les souvenirs personnels qui le lièrent, durant l'occupation, à Robert PLOTON, s'étendit sur les qualités de cœur de « ce combattant de la Justice, de la Paix, de l'Amour ». Il montra comment ce serviteur des humbles, cet homme de bien, était bon, d'une bonté constamment agissante. « Sa maison était ouverte à tous et la douceur de son âme s'alliait à sa grande intelligence pour l'éloigner de toute passion sectaire ». Parlant de la grande modestie de notre ami, Théo VIAL-MASSAT devait dire : « Il est à peu près certain qu'il n'aurait pas souscrit volontiers à l'honneur public que nous lui rendons aujourd'hui et qu'il eût plutôt souhaité glisser dans la glaise anonyme où les misérables qu'il a tant aimés et qui l'ont aimé, dorment leur dernier sommeil. » Mais la vie du chanoine Robert PLOTON a été trop exemplaire pour

que les habitants de Firminy et singulièrement la jeunesse, n'aient très longtemps, sous leurs yeux, le nom de celui dont la grandeur d'âme demeurera.

Après que Thé VIAL-MASSAT, Romain PLOTON, Jean LLOUBES eurent dévoilé la plaque portant le nom du chanoine, la foule recueillie écouta, émue, bouleversée, le « Chant des Partisans ».

Une réception fut ensuite offerte par la municipalité aux anciens combattants. Marcel MATHIEU, au nom de l'Association de Buchenwald-Dora, le prêtre Romain PLOTON, au nom de la famille, remercièrent la municipalité et la population de Firminy pour cette journée exceptionnelle où une foule considérable participa aux différentes cérémonies qui marquèrent l'inauguration de la rue du Chanoine Robert PLOTON.



A la sortie de l'église Saint-Firmin, derrière les drapeaux des organisations de la résistance et de la déportation, le cortège important se dirige vers le cimetière pour s'incliner sur la tombe de Robert PLOTON avant qu'ait lieu l'inauguration de la rue portant le nom de notre ami.

Un grand courant de Solidarité et de Sympathie

Chaque année, l'envoi de nos carnets de bons de soutien provoque de nombreuses manifestations d'amitié.

Nous devons remercier tous ceux qui, malgré leurs charges, leurs occupations, parfois leurs difficultés d'existence, répondent à notre appel et règlent les 15 F du carnet.

Certes, très nombreux sont ceux qui font plus que nous envoyer la somme demandée : les chèques de 20 F, 30 F, 50 F et davantage affluent toujours dans notre courrier. Nous ne citerons personne, car il y aurait trop à faire. Une exception cependant pour nos amis Marcel DAS-SAULT (KLB 39436) et Jean-Basptiste PENEAU (KLB 30963) qui nous ont fait parvenir 500 F, pour le carnet qui leur a été envoyé. Une fois encore, redisons à ces amis, à tous nos amis d'ailleurs, combien nous sommes sensibles à l'aide qu'ils nous apportent.

Egalement, et semble-t-il plus que les années précédentes, nous recevons beaucoup de commandes : un, deux, cinq, dix, vingt carnets supplémentaires. Mme BRAN-DON, lauréate de ces dernières années, a pris comme à l'accoutumée un départ prudent : quatre carnets le 13 avril, dix le 21, vingt le 27, vingt le 8 mai, vingt le 20 mai, vingt le 9 juin. Gageons qu'en fin de parcours, elle ne sera pas loin de la première place.

Félicitons-nous aussi des efforts de nos habitués diffuseurs soit qu'ils renouvellent leur performance de l'an passé tel Jean

CORMONT, 100 carnets à nouveau comme en 1975, soit qu'ils améliorent leurs résultats antérieur :

Louis BARSOTTI : 11 carnets en 1975, 20 carnets en 1976.

Marcel BOUDE : 10 carnets en 1975, 20 carnets en 1976.

Roland DELESQUE : 50 carnets en 1975, 60 carnets en 1976.

Charles HEMONNET : 33 carnets en 1975, 46 carnets en 1976.

Marcel HUARD : 11 carnets en 1975, 15 carnets en 1976.

Neuville RAYMOND : 26 carnets en 1975, 30 carnets en 1976.

Marcel ROZE : 61 carnets en 1975, 80 carnets en 1976.

Mme VINGES : 10 carnets en 1975, 12 carnets en 1976.

Parmi les lignes d'amitié qui accompagnent les mandats et chèques reçus, relevons, au hasard : « Je vous envoie, en même temps que l'argent (15 F) les talons du carnet de bons de soutien. Je m'excuse de n'en pas prendre plus, mais j'ai 84 ans et je suis très fatiguée. Je regrette, je vous assure, de ne plus pouvoir m'occuper ainsi que je le faisais il y a dix ans... » (Mme BRUNET, mère de déporté disparu).

« Je viens de recevoir votre carnet de bons de soutien et vous en remercie. Ma santé étant moins douteuse, l'année passée, j'en ai placé 11 carnets. Cette année, je tente, comme dans les jeux du Double, et vous prie donc de m'en faire parvenir 20 autres, par retour... » (Louis BARSOTTI, KLB 69280).

« Je vous commande trois carnets de bons de soutien supplémentaires, que vous garderez pour ceux qui ne peuvent en prendre... » (Mme ROBBE, veuve de H. ROBBE, KLB 42.048).

« Veuillez trouver ci-joint un chèque de 240 F pour les 16 premiers carnets livrés. Afin de continuer ma prospection, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'adresser 20 nouveaux carnets, la campagne 76 s'annonçant sous les meilleurs auspices. Croyez, chers camarades, à tout mon dévouement. Pour le moment, je me remets doucement d'une mauvaise quinzaine avec les jambes et les intestins. » (Charles HEMONNET, KLB 30571).

« ... Ma participation à la tombola afin de faire connaître aux jeunes les lieux sinistres de la déportation, en souhaitant qu'ils ne « voient jamais cela ». Je suis allée cinq fois à Buchenwald et regrette bien de n'avoir pu continuer, étant handi-

capée depuis plusieurs années... » (Mme SELLIN, veuve d'un déporté décédé à Buchenwald).

« ... Veuillez trouver ci-joint un chèque de 30 F, le carnet que je garde et un autre que vous pouvez offrir à un ancien de notre association... » (Robert THIRIONNET, KLB 20496).

« ... N'ayant pas la possibilité de les placer, je vous adresse mon obole — quatre-vingt francs — pour les bons de soutien... » (Mme BARATAUD, veuve de Gabriel BARATAUD, KLB 21554).

« ... Veuillez trouver ci-joint mandat de 15 F, ainsi que les souches des billets. Lisant toujours avec intérêt votre journal mais étant trop âgée, je ne peux placer des billets à mon grand regret. » (Mme BERGER, veuve de Henri BERGER, KLB 41968).

« ... Je vous prie de me faire parvenir onze carnets. Je vous joins un chèque de 180 F. » (Mme VINGES, amie de l'Association).

« ... Vous serez bien aimable de me faire parvenir neuf nouveaux carnets, ce qui fera au total dix carnets dont je vous règle par chèque ci-joint les 150F. Je souhaite que vous placiez beaucoup de carnets. » (Mme LEMBERTECHE, veuve de Jean LEMBERTECHE, KLB 69239).

Oui, beaucoup d'amitié, beaucoup d'affection ! Nous y sommes toujours très sensibles.

Notre solidarité

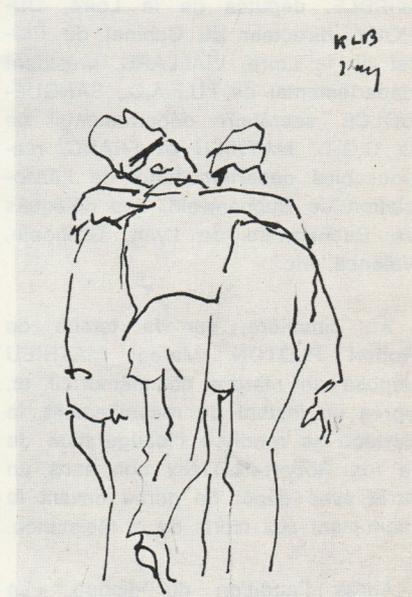
« ... J'ai très bien reçu votre mandat de solidarité par le facteur. Vous pouvez croire que j'en ai été très touchée. Je vous remercie infiniment. Je vous prie d'en faire part à tous ceux qui, autour de vous, aident à cette belle œuvre. A mon âge, amitiés, aides et souvenirs de nos chers martyrs disparus ne quittent pas mes pensées. Je vous en sais infiniment gré de ne pas les oublier... »

Mme A. D., dont le jeune fils (KLB 13.050) est décédé à Dora.

ET VOUS, AVEZ-VOUS REGLE VOTRE CARNET ?...

... Ne répondez pas : « J'ai le temps... Jusqu'à la mi-octobre ! ». Le plus sûr moyen d'oublier ce règlement, c'est de mettre le carnet de côté avec le risque de ne plus y songer. Chaque année, des adhérents omettent — par négligence — de s'acquitter d'une somme, peu importante — heureusement — pour beaucoup d'entre eux. Une somme capitale pour nous lorsque les 15 F du carnet sont multipliés par tant et tant de versements.

Alors, imitez vos quatorze cents amis qui, déjà, ont répondu à notre appel, soit en réglant leurs cinq bons, soit en passant commande d'un ou plusieurs carnets supplémentaires.



Les bons de soutien... un moyen, pour notre association, de ne pas restreindre ses activités, de continuer aussi cette solidarité qui, dans les camps sauva tant des nôtres, adoucit les derniers moments de tant d'autres (dessin exécuté à Buchenwald par Jacques LAMY, KLB 42.216).

La continuité de l'amitié des camps

La clinique Frédéric-Henri MANHES (1) recueille les suffrages unanimes des anciens déportés, internés, familles, qui y ont recours.

Nombreux sont ceux de nos camarades de Buchenwald et Dora qui y ont fait, qui y font, des séjours plus ou moins longs. Ils reçoivent, en principe chaque mois la visite de Simone GUIGNARD et Pierre BRETON qui leur apportent, en notre nom, avec quelques friandises, le réconfort de notre amitié.

Notre camarade SCHIANO DI COLA (KLB 31.308) dont l'état de santé a nécessité plusieurs opérations chirurgicales et de nombreuses hospitalisations, nous dit combien il apprécie l'havre de réconfort qu'est Fleury et tout le bienfait apporté par les visites de nos deux amis.

Donnons-lui la parole :

«...Je viens vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes, ce n'est pas la guérison complète, mais mon séjour à Fleury a été pour moi l'un des meilleurs, car après ce que j'ai dû endurer dans ces grandes usines que l'on nomme hôpitaux, où ce n'est la faute de personne, puisqu'il y a restriction d'embauches et ce sont les malades qui en font les frais. En arrivant en ambulance je me suis senti chez moi, je n'ai plus ressenti ma fatigue que par une douce relaxe en voyant sur tous les visages détendus et souriant du personnel qui vous embrasse en signe de bienvenue ça c'est la plus belle des choses pour le moral d'un malade. Il faut dire que je fais partie de ceux qui viennent chaque an faire un bilan complet et plus tard les amis que l'on retrouve lorsque l'on a l'autorisation de prendre ses repas dans la salle à manger.

Nous savons tous la très bonne tenue de la clinique F.-H. MANHES qui date depuis son ouverture; je pense que c'est la plus belle œuvre de l'après Déportation. Elle a permis à beaucoup de rescapés de pouvoir tenir le coup si longtemps. Et puis, cette visite de nos amis Simone GUIGNARD et Pierre BRETON qui nous apportent le colis de douceur au nom de l'association de Buchenwald-Dora, avec une simplicité et des bonnes paroles de rétablissement. On voudrait les garder plus longtemps, mais ces braves pèlerins ont énormément

de travail dans la clinique car ils représentent la continuation de l'amitié qui nous a unis dans les camps. Qu'ils en soient remerciés; ce geste de solidarité en est un parmi tant d'autres que nos œuvres entretiennent, grâce au bon fonctionnement de l'Association. Que tous ces camarades dévoués en soient remerciés... »

Des témoignages comme ceux de Jean SCHIANO nous font mieux apprécier l'importance de nos visites auprès de nos amis immobilisés par leur état de santé, la nécessité — quelles que soient nos difficultés — de les continuer, de poursuivre ainsi l'amitié et la solidarité des camps.

(1) Nous pensons à peine utile de préciser que cette clinique reçoit tous les anciens déportés ou internés qu'ils soient ou non adhérents à une organisation de la déportation ou de l'internement.

Les nouveaux adhérents

A ce jour, nous avons enregistré, depuis le 1^{er} janvier 1976, la venue dans les rangs de notre Association de 83 nouveaux adhérents (55 anciens déportés, 16 membres de famille, 12 amis de la déportation); une mention particulière à Marcel MATHIEU qui nous a transmis 12 adhésions.

Oui, il y a encore beaucoup à faire pour que tous ceux qui ont connu Buchenwald et Dora soient membres de notre Association... Camarades, c'est à vous d'agir.

Ceux qui honorent le souvenir de nos morts

Nous avons, à notre Association, des adhérents, fils ou filles de camarades décédés dans les camps ou depuis leur retour de déportation. Parmi eux, Lucien GILOPPE, fils de Joseph GILOPPE KLB 44814, mort après la libération.

Lucien GILOPPE considère de son devoir de propager l'idéal pour lequel lutta son père.

En 1974, il fait inscrire sa fille, Monique, au voyage-pèlerinage de la Jeunesse; elle en rapportera des souvenirs émouvants qui seront insérés dans un livre élaboré par son père, sous le titre: « Avec des larmes de sang, pensées après une visite au camp de Buchenwald ».

Ce livre a été édité à l'occasion du 30^e anniversaire de la victoire de 1945, célébré par la ville de Brétigny. Il comprend notamment :

— le discours prononcé par le maire de Brétigny-sur-Orge (Essonne) le jour de l'inauguration de la semaine commémorative du 30^e anniversaire de la Libération;

— les impressions lors de l'inauguration de l'Exposition sur la Résistance et la Déportation, de nos amis Marcel PAUL et Flo BARRIER;

— des extraits de dernières lettres de fusillés;

— la liste des huit héros retenus pour donner leur nom à des rues de Brétigny (dont Danielle CASANOVA, d'ESTIENNE-d'ORVES, le Général DELESTRAINT, Pierre BROSOLETTTE, Jean MOULIN, etc.) avec une notice biographique sur chacun d'entre eux;

— le récit de Monique GILOPPE;

— un certain nombre de clichés sur le camp de Buchenwald et son mémorial (photos appartenant à notre Association);

— les impressions des visiteurs de l'exposition sur la Déportation, et la liste des classes l'ayant visitée;

— deux poèmes de déportés;

— etc.

Un intéressant ouvrage, dont on peut regretter que, présenté sous une forme ronéotypée, il ait été sorti à un nombre restreint d'exemplaires. Une œuvre dont il faut chaleureusement remercier Lucien GILOPPE, fidèle à l'engagement de son père, notre camarade de déportation.

NOTRE XV^e CONGRES NATIONAL

SAINT-ETIENNE

14, 15, 16 MAI 1977

Prenez date, annotez vos calendriers.

Les prochains « Serment » donneront toutes indications utiles.

UN PROFOND ECOEURLEMENT

Il est de bon ton — dans certains milieux — d'accabler la jeunesse, notamment s'agissant de son ignorance, ou de son désintéressement à des événements qui ont tellement marqué notre vie : ceux qui se sont déroulés de 1940 à 1945.

C'est évidemment plus facile que de situer les responsabilités d'une telle méconnaissance. Nous avons déjà dit avec quelle soif de savoir, avec quelle émotion aussi, sont accueillis ceux de nos amis auteurs de conférences sur la résistance et la déportation, dans les lycées et les collèges. Et le succès de nos annuels voyages-pèlerinages de la Jeunesse à destination de Buchenwald et de Dora est toujours aussi vif.

Alors, si tant de jeunes ignorent tout du fascisme, c'est que rien n'est fait pour porter à leur connaissance ce qu'il fut.

Une preuve de plus, une parmi tant d'autres.

Nous avons reçu, début mai, une lettre de l'une de nos adhérentes, Mme GRANDE, professeur, fille de Sylvain COMBES décédé à Dora en décembre 1943. Extrayons-en le passage relatif à notre sujet :

« ... Pour la première fois cette année, pour le 25 avril, les chefs d'établissement étaient conviés, par lettre de l'Inspection académique, à faire entrer le « Souvenir des Déportés » dans les classes. Dans le cadre de l'instruction civique, les professeurs se sont répartis les classes. J'avais charge de cette information dans une classe de sixième. Les enfants sont ignorants, naïfs, mais émotifs, curieux, faciles à toucher quand ils ont onze ou douze ans. Tout allait bien. Par quelle naïveté, digne d'un Candide de notre siècle, j'ai dit aux enfants : « Peut-être demain, aux actualités télévisées, vous verrez une petite évocation, quelques images de documentaires ou de cérémonies. » Et, à 20 heures, je me suis mise devant T.F. 1, d'autres ont dû avoir la même révolte et la même incrédulité. En une phrase qui racontait la pose d'une urne à Créteil, le souvenir a été expédié, celui des Déportés, oui, mais un long reportage sur la maison natale d'Hitler, les chants des nazis nostalgiques, les hommages à peine cachés, les tergiversations du Conseil municipal : musée ou pas musée ? Et pourquoi pas, puisque les Américains visitent ? Flashes complaisants sur les tombes

des parents d'Hitler et les fleurs pieusement renouvelées, et pas le moindre flash, pas la moindre image de ceux auxquels la journée était dédiée. Et je dois dire que j'ai souffert de honte d'avoir dit aux petits : On parlera des Déportés. Parler d'Hitler, bien obligé, mais un 25 avril que T.F. 1 consacre un reportage à l'homme, aux pèlerinages de fidélité ou de curiosité dans sa ville natale aux ventes de brimborions commerciaux, « il fallait le faire ! » Et 1976 l'a fait !

« Je sais que vous n'avez rien à ajouter et que vos sentiments sont les miens, mais il faut bien dire son émotion à ceux qui peuvent la partager. »

Qu'ajouter ?... Sinon que notre amie a raison d'estimer que nos sentiments

sont identiques aux siens. Comme elle, nous sommes écœurés par la façon dont la télévision française **en permanence** contribue à former (non, à déformer) l'esprit de la jeunesse française. Face à tant d'indignité, nous devons tenter de toutes nos forces, de toutes nos possibilités, d'expliquer aux jeunes gens et aux jeunes filles comment, un moment, la France vécut en esclavage, comment aussi des Français, dont beaucoup à l'époque n'avaient pas 20 ans, ont tout sacrifié à la cause de la liberté.

C'est notre façon d'honorer nos martyrs, c'est notre façon de demeurer fidèles au serment des camps, d'agir pour « l'écrasement définitif du fascisme... pour la construction d'un monde nouveau dans la paix et la liberté... »

HITLER... PÉTAIN... et après ?

La télévision, première chaîne, a donc marqué à sa manière le 25 avril 1976, Journée de la Déportation, en programmant un film sur Hitler... et pas pour parler de ses crimes, mais de sa maison natale, de la tombe bien entretenue et fleurie de ses parents, faire entendre des chants hitlériens, etc.

Sur cette lancée et sans doute au titre de la concurrence, la deuxième chaîne a donné, un mois plus tard, jour pour jour, le 25 mai, un film sur Pétain.

Maréchal de France déchu, condamné à mort pour trahison, responsable des rafles de Juifs et de leur envoi à la chambre à gaz... Pétain a droit à beaucoup d'honneur, car ses crimes ont été et continuent d'être pudiquement passés sous silence.

Et l'on s'étonnera ensuite, que les jeunes générations connaissent si mal ces pages de l'Histoire de France où notre pays aurait sombré dans le déshonneur et la servitude si les patriotes français ne s'étaient battus pour l'indépendance de leur pays et sa liberté.

On peut se demander, après Hitler, après Pétain, quels traîtres, quels criminels vont dénicher les directeurs de nos chaînes de télévision !

Un motif supplémentaire pour que les anciens des camps et les familles ne relâchent pas leur vigilance, ne se lassent pas de dénoncer les résurgences du fascisme...

Buchenwald... ce n'était pas si mal !

Vous qui, ayant passé quinze jours ou un an ou davantage à Buchenwald, pensiez sinon tout connaître sur ce camp, du moins pas mal de choses, détrompez-vous !

Vous ne saviez pas :

- 1° que le régime, dur au début, s'améliorait par la suite ;
- 2° que la nourriture était suffisante ;
- 3° que les conditions de vie étaient comparables à celles des prisonniers de guerre ;
- 4° que vous pouviez recevoir lettres et colis sans limite et écrire deux lettres par mois.

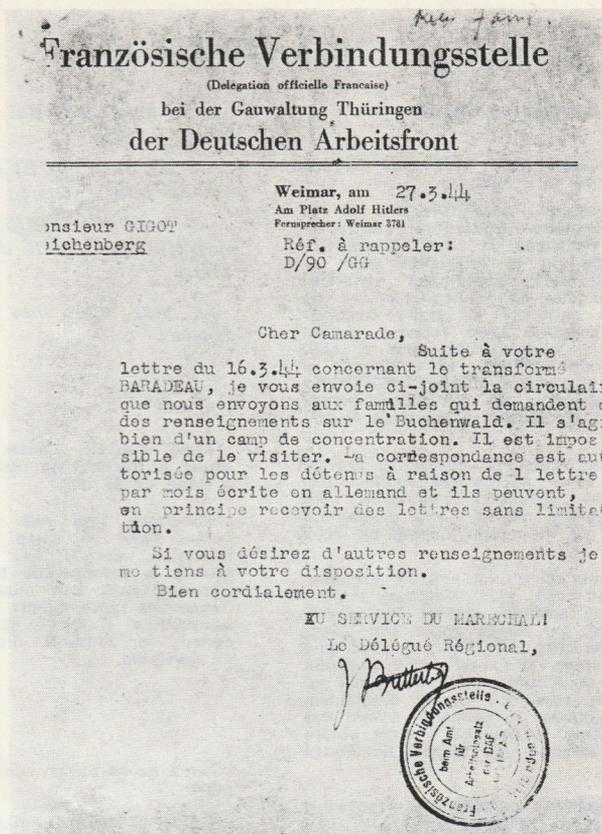
Non, ces affirmations ne sont pas extraites de la propagande S.S. ou n'émanent pas de quelques nostalgiques du fascisme :

Mais bien de la délégation officielle Française en Thuringe, laquelle avait pignon sur rue à Weimar et ce (noblesse oblige) sur la place Adolf-Hitler !...

Nous donnons ci-contre les clichés de la lettre du « délégué régional » et le début de la circulaire envoyée aux familles qui demandaient des renseignements sur des déportés.

On appréciera l'humour « noir » du délégué régional, dommage que ce fonctionnaire n'ait connu ni la terreur que faisaient régner les S.S., ni leurs multiples victimes. Mais comment aurait-il pu croire à de telles réalités, lui qui était « au service du Maréchal ».

(Nous devons ces documents à notre ami Eugène BARADEAU (KLB 43295) rescapé de Gardelegen. Qu'il en soit très vivement remercié. Pour nous, ces documents sont inédits et ont beaucoup de valeur.)



Nous n'avons pu obtenir sur le camp de Buchenwald que des renseignements généraux, car le Buchenwald est un camp de concentration sur lequel les renseignements sont donnés très parcimonieusement. Entre autre, il a été impossible que je m'y rende, et il est aussi impossible de savoir pour combien de temps les prisonniers y sont enfermés.

Le régime est naturellement dur, surtout au début. Ensuite les conditions s'améliorent, et d'après les renseignements que nous avons pu obtenir, la nourriture serait suffisante. Le travail est dur et les conditions de ces prisonniers enfermés dans le camp sont comparables à celles des prisonniers de guerre.

En principe, ils peuvent recevoir lettres et colis sans limites, en particulier linge et vivres. Ils peuvent écrire 2 fois par mois (en allemand seulement).

Je ne peux malheureusement rien faire pour améliorer leur sort. C'est à vous de leur donner, dans vos lettres, tout le courage dont ils ont besoin pour supporter leur situation actuelle. Envoyez leur le maximum de linge, vêtements chauds, et xxx douceurs qu'il vous est possible d'envoyer. Si eux vous vous trouvez sans nouvelles, écrivez-moi et j'essaierai d'en avoir ici.

Je me tiens à votre disposition pour tout renseignements que vous pourriez désirer, dans la limite de ce que je peux obtenir.

Pour la libération des internés, seul peut intervenir l'organisme qui a confié le détenu au Buchenwald, c'est-à-dire une Gestapo en Allemagne ou la "Kommandeur der Sicherheitspolizei und des SD. in Paris", pour les gens arrêtés en France.

DANS NOS FAMILLES

NOS PEINES

Serge FISCHER

Serge FISCHER (KLB 43425) est décédé le 7 mai 1976 à Strasbourg.

Notre camarade Pierre BRETON, de la présidence de notre Association, nous représentait aux obsèques de celui qui fut une grande figure de la résistance dans le Bas-Rhin. Il était conservateur honoraire des bibliothèques de France, membre de la direction nationale de notre Association. Il a supporté avec courage, durant longtemps, le terrible mal dont il était atteint. A Mme FISCHER, sa compagne, à ses parents et amis, Pierre BRETON a apporté l'assurance de nos condoléances très sincères, condoléances que nous renouvelons.

Devant son cercueil, François AMOUDRUZ, lui aussi ancien de Buchenwald, prononça une allocution émouvante dont le peu de place mis à notre disposition nous oblige de ne retenir qu'une ou deux phrases :

« Cet homme est en fer. » Cette exclamation de l'un des plus sinistres tortionnaires de la gestapo, devant l'intraitable silence gardé par Serge après son arrestation en novembre 1943, indique assez quel fut son courage et aussi quelles furent les tortures qu'il subit. Le calvaire qui fut alors le sien, sous des formes différentes, il devait à nouveau le connaître durant ces quatre dernières années, où il lutta contre la terrible maladie qui devait finalement l'emporter.



Un ami valeureux et modeste

Le 25 avril de cette année, au cours de l'émouvante cérémonie qui, à Saint-Nazaire, a marqué la journée de la déportation, notre camarade Jules BUSSON a été décoré de la médaille militaire et de la croix de guerre avec palme.

Jules BUSSON (KLB 51817), le résistant courageux arrêté à 20 ans. C'est aussi l'organisateur, à Saint-Nazaire, en 1972, du 13^e Congrès de notre Association.

C'est également le militant ouvrier capable, d'une plume alerte, d'écrire l'émouvant leader du « Serment » n° 96 « Etre grand-père », et aussi avec beaucoup d'exactitude, « Souvenirs sur Poissy » (« Serment » n° 93) où il conte la lutte des internés patriotes pour la reconnaissance de leurs qualités de détenus politiques.

Des amis nous ont annoncé le décès d'être chers :

— Charles CHEVROLLIER (KLB 101.837) de Paris, sa femme.

— Jean NOIRBUSSON, de Parthenay (fils de déporté décédé), sa grand-mère.

A nos amis nos sincères condoléances.

Karel VLACEK, ancien déporté tchécoslovaque à Buchenwald, est décédé à Prague à l'âge de 57 ans.

Nombreux sont nos adhérents qui ont connu Karel au camp et aussi après la libération, car il fut, durant cinq ans, attaché à l'ambassade tchèque de France. Excellent ami, très attaché à notre pays, fréquentant les milieux proches de notre Association, il laisse parmi ceux qui l'ont connu, le souvenir d'un homme affable et serviable.

Nous avons été avisés des décès d'adhérents :

Marcel TOURNAN, KLB 76811 de Milly-la-Forêt (Essonne), le 21 mars 1976.

Gilbert COMMENIL, de Trépail (Marne), le 20 avril 1976 (son fils décédé à Dora).

CRINON Félix (KLB) de Lorient, en mars 1976.

BOULLIER Marcel, KLB 38015 de Sotteville, le 26 avril 1976.

LEFEBVRE Maurice, KLB 38717, du Mans, décédé mars 1976.

Mme PAVOILLE, de Troyes, mère d'un déporté disparu, décédée mai 1976.

François MANFRONI, de Paris, KLB 40765, décédé mars 1976.

Aux familles dans l'affliction, nous renouvelons l'expression de la grande part que nous prenons à leur peine.



NOS JOIES

NAISSANCE

Aux quatre coins de la France, la vie qui se perpétue avec la naissance de petits-enfants :

Jules BUSSON, KLB 51817, de Saint-Nazaire, son troisième petit-enfant : Florian.

Jules PEREZ, KLB 20462, de Toulouse, son premier petit-fils : Frédéric.

Jean LASTENNET, KLB 51324, de Vallauris, son petit-fils : Valentin BERNAL, le 23-4-76.

Georges DUFRESSE, KLB 78666, sa petite-fille : Marjorie, mai 1976.

Tous nos compliments aux parents et grands-parents. Aux nouveaux-nés, qu'ils vivent longtemps dans une France en paix.

MARIAGE

Notre ami Eugène VITIELLO (KLB 53.075), nous a annoncé son mariage le 2 avril 1976, avec Mme Marie-Madeleine DUPRAT. Félicitations aux deux époux.

ooOoo

Des amis nous ont fait part du mariage de leurs enfants ou petits-enfants :

— Claude CAMPANINI (KLB 40.943) son fils Guy avec Mlle Yvonne OCHTHIL.

— Julien VUILLAUME (KLB 51.072), son fils Pierre-Yves avec Mlle Annie MORIN.

— Jean NOIRBUSSON et Raymond POTIRON, de Parthenay, leur petite-fille Marylène.

Aux jeunes époux nos vœux de très long bonheur.

DISTINCTION

Camille HASDENTEUFEL (KLB 41.176), peintre de talent, vient d'être décoré au titre des Beaux-Arts et activités culturelles des palmes de commandeur de l'encouragement public.

Que notre camarade, dont nous avons donné dans le « Serment » n° 109, les clichés de deux de ses toiles récentes « La montée sur la place d'Appel » et « La tragédie de la carrière » trouve ici l'expression de nos bien cordiales félicitations (et nos excuses pour les erreurs commises dans l'orthographe de son nom et son numéro matricule à Buchenwald).

RECHERCHES

Mme DOUMENG serait heureuse d'avoir des renseignements sur son mari, disparu au moment de la libération du camp de Dora : DOUMENG Alphonse, matricule 76.997.

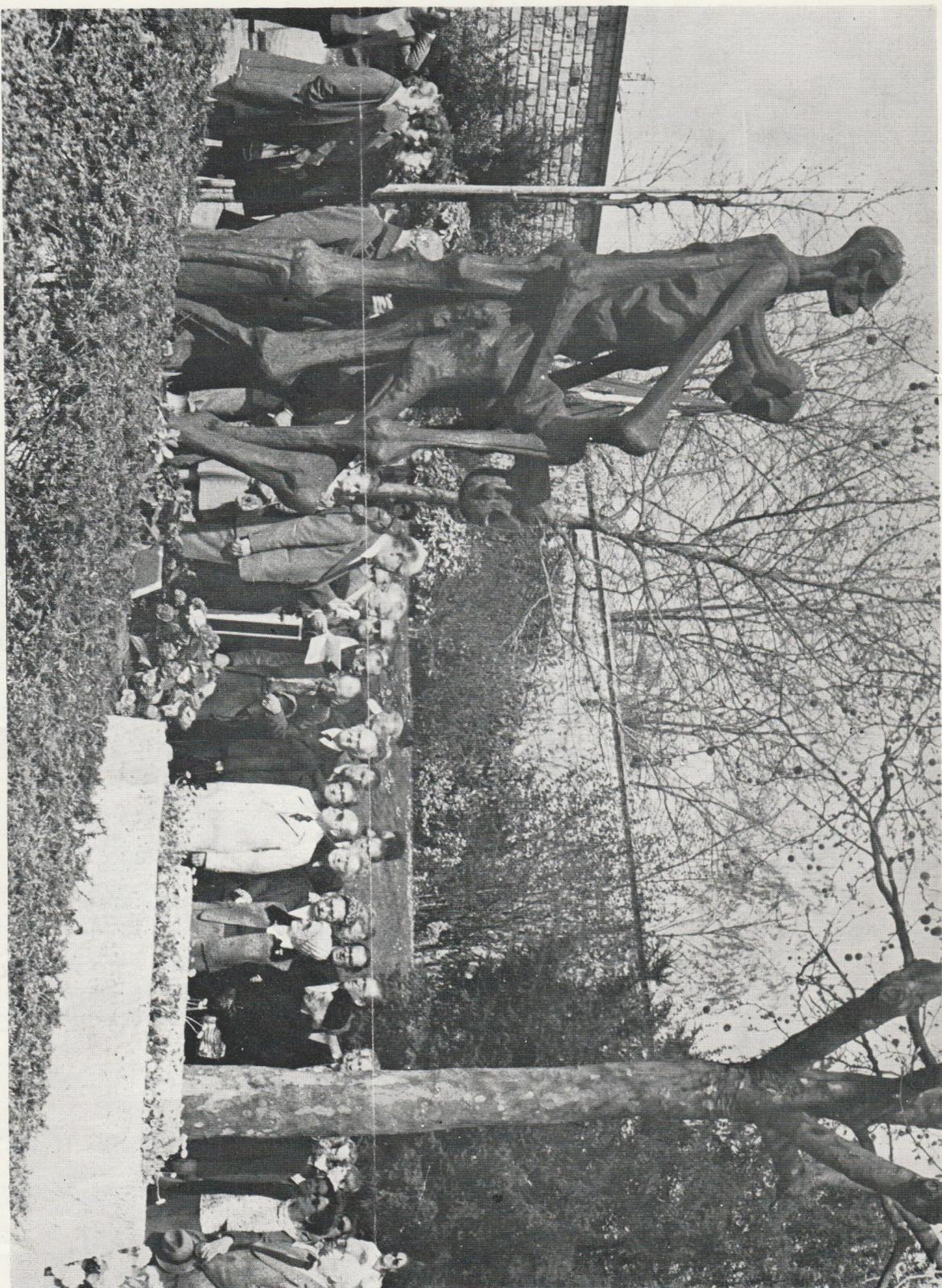
L'Association transmettra les réponses éventuelles.

Les livres que nous recommandons

Les livres dont la liste suit sont à la disposition de nos lecteurs. Ils peuvent être, soit retirés au siège de l'Association Buchenwald-Dora, 10, rue de Châteaudun, PARIS 9^e, soit réclamés, toujours à notre siège.

Le premier prix est celui des livres retirés au siège, le deuxième tient compte des frais d'expédition par poste (P) ou par poste recommandée (PR).

- BUCHENWALD » (album de 78 planches dessinées par FAVIER-MANIA, préface de Christian PINEAU). 60 F - (PR) 70 F
 - LE GRAND VOYAGE », par Jorge SEMPRUN. Le récit vécu du transport à Buchenwald. 17 F - (P) 20 F
 - NU PARMi LES LOUPS », par Bruno APITZ, préface de Georges SEGUY. Le roman bouleversant d'un jeune Israélite caché à Buchenwald. 20 F - (P) 23 F
 - LIVRE BLANC SUR BUCHENWALD ». Recueil de témoignages sur la vie, la solidarité, la résistance au KLB. 10 F - (P) 14 F
 - CHANTS D'EXIL ET DE COLERE ». De très beaux poèmes sur la déportation et Buchenwald, par Julien UNGER, KLB. 13 F - (P) 16 F
 - L'IMPOSSIBLE OUBLI : POURQUOI ? ». Un petit album, mais une riche documentation sur la résistance et la déportation. 5F - (P) 6 F
 - AU NOM DE LA RACE », par Marc HILLEL. Un livre terrible sur le rapt des enfants par les SS. 36 F - (PR) 42 F
 - LA RESISTANCE ET SES POETES », de Pierre SEGHERS. Un choix considérable des plus beaux poèmes de la résistance et de la déportation, avec des noms qui nous sont chers : André VERDET, Robert DESNOS, Boris TASTLISKY, Yves BOULONGNE..., anciens de Buchenwald. 50 F - (PR) 60 F
 - VIVRE DEBOUT, LA RESISTANCE », par Pierre DURAND, ancien de Buchenwald. Le récit pour les jeunes... et les moins jeunes, de l'occupation, de la résistance, de ses tragédies. 49 F - (PR) 59 F
 - L'AFFAIRE DE LA SECTION SPECIALE », par Hervé VILLERE. Comment des magistrats « français » acceptèrent de se déshonorer sous l'occupation. 32 F - (PR) 39 F
 - LA RESISTANCE ORGANISEE DES JUIFS EN FRANCE », par Jacques RAVINE. Un livre pour tous, et d'abord ceux qui pensent que les Juifs ont été seulement des martyrs... Ils furent aussi des combattants. 38 F - (P) 41 F
 - COMME JE VOUS EN DONNE L'EXEMPLE », par Jacques DECOUR. 28 F - (P) 31 F
 - LA CASQUETTE D'HITLER », par Annie LAURENT. 29 F - (P) 32 F
 - UNE NUIT SOUS L'OCCUPATION », par Jean LAFFITTE. 16 F - (P) 19 F
 - ECRIT SOUS LA POTENCE », par Julius FUCIK. Des pages bouleversantes d'un homme fidèle à son idéal, sous la torture, jusqu'à la mort. 18 F - (P) 21 F
 - MANOUCHIAN », par MÉRIMÉE MANOUCHIAN. Un franc-tireur célèbre qui était aussi un poète. 29 F - (P) 32 F
 - UN SAC DE BILLES », de Josef JOFFO. Seuls dans la France occupée, deux petits garçons défendent leur droit à la vie. 28 F - (P) 33 F
 - LA COURTE VIE, LA LONGUE MORT DE MAX BAREL ». 20 F - (P) 23 F
 - UN HOMME VERITABLE », de Boris PALEVOI. Quand un combattant surpasse la déchéance physique. 8 F - (P) 11 F
 - DEPORTATION ET RESISTANCE EN AFRIQUE DU NORD », par André MOINE. 20 F - (P) 23 F
 - HISTOIRE DE LA GESTAPO », par Jacques DELARUE. 30 F - (P) 35 F
 - LE MOUVEMENT SYNDICAL DANS LA RESISTANCE ». Un fort volume, préface d'Henri KRASUCKI, texte de André TOLLET, Pierre DELON et vingt militants syndicaux. Reproduction, nombreux documents syndicaux (dont « La Vie Ouvrière »). 75 F - (PR) 84 F
 - NOUS SOMMES VOS FILS ». Un livre émouvant des enfants ROSENBERG. 43 F - (PR) 49 F
 - CEUX QUI VIVENT », par Jean LAFFITTE. 24 F - (P) 27 F
 - L'AUTO DES JUIFS », par Franz FUHMANN. 19 F - (P) 23 F
- L'ENFER NAZI
- Trois tomes parus :
- « LES CHEMINS DE L'ESPERANCE ». 50 F - (P) 55 F
 - « L'ESCLAVAGE CONCENTRATIONNAIRE ». 50 F - (P) 55 F
 - « LES TMOINS DE LA NUIT ». 50 F - (P) 55 F
- (Deux tomes à paraître).
- LORRAINS ET ALSACIENS, FRANÇAIS DE TOUJOURS - « RESISTANCE ET TRAGEDIE MOSELLANES PENDANT LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE », par le docteur BURGER. 40 F (Commande directement au docteur BURGER, 22, avenue Foch, METZ.)
 - DETENU 20 801 », par Aimé BONIFAS. 22,20 F (Commande directement à Aimé BONIFAS, Les Trois Piliers, l'Ouragan, 91, route de St-Sauve, 30000 NIMES.)
-
- ## NOS INSIGNES ET MÉDAILLES
- NOUVEL INSIGNE DE L'ASSOCIATION**
Franco : 11 F
- PORTE-CLEFS**, avec l'insigne du monument.
Franco : 3,50 F
- MEDAILLE COMMEMORATIVE DE BUCHENWALD**, gravée au camp par Pierre PROVOST, nouveau tirage, avec certificat d'authenticité
Franco : 30 F



11 avril 1976 : Devant le monument de Buchenwald-Dora, dont les trois silhouettes symbolisent nos souffrances, notre solidarité, notre résistance... Daniel ANKER rappelle notre refus de laisser tomber dans l'oubli le pourquoi de nos luttes et le souvenir de nos martyrs.

Toute tentative de falsification de l'histoire se heurtera toujours à notre détermination, à l'union des anciens déportés de nos camps et de nos familles.